

L'IDEAL COURTOIS DANS TROIS VERSIONS FRANCAISES
DE LA LEGENDE DE TRISTAN

L'IDEAL COURTOIS DANS TROIS VERSIONS FRANCAISES
DE LA LEGENDE DE TRISTAN

Thèse présentée par:

Barrington F. Beardsmore

à l'Université McMaster, Hamilton

en vue d'obtenir le titre de Master of Arts.

1963

INTRODUCTION

Dans la littérature et dans la vie sociale du XII^e siècle, nous voyons la rencontre de deux époques: l'époque héroïque qui avait produit les chansons de geste se fond dans l'époque de la courtoisie, et nous assistons au triomphe de cette dernière.

Les plus anciennes chansons de geste que nous possédons ont été composées au début du XII^e siècle. Si elles ne dépeignent pas la vie de l'époque de leur composition, si elles préfèrent nous faire remonter au temps de Charlemagne, néanmoins l'idéal qui les inspire est bien celui des premières années du XII^e siècle. Les descriptions qu'elles nous offrent des premières croisades contre l'Infidèle ont servi à renforcer les aspirations nationalistes et religieuses du peuple français, et celui-ci ne s'est sans doute jamais lassé d'entendre raconter des épopées; ainsi La Chanson de Roland lui offrait le spectacle exaltant d'un noble guerrier qui ose se mesurer contre une armée entière et qui combat avec acharnement jusqu'à la fin. De tels guerriers n'existaient plus au moment de la composition des chansons de geste; il est même bien douteux qu'ils aient jamais existé. Aussi les chansons de geste reflètent-elles plutôt une nostalgie du passé, d'un âge où l'anarchie était à l'ordre du jour, et où chaque guerrier, symbole

du courage personnel, était son propre maître et décidait de son propre sort.

Les romans courtois, dont les premiers ont été composés dans la deuxième moitié du XIIe siècle, ressemblent aux chansons de geste en tant qu'ils évoquent non pas les conditions, mais plutôt les aspirations sociales de leur époque. Comme les chansons de geste, ils expriment une nostalgie du passé, mais nous verrons que ce qu'ils cherchent et croient retrouver dans le passé n'est plus ce monde d'anarchie et d'individualisme évoqué dans les épopées; ils n'expriment pas les aspirations de l'individu, mais celles de l'homme social. Ils nous offrent, en effet, un nouvel idéal, celui de la "courtoisie".

La "courtoisie" n'était pas simplement un nouveau code d'étiquette sociale, elle incorporait aussi une nouvelle morale dont les origines restent obscures, mais dont l'influence continue à se manifester aujourd'hui même. La "courtoisie" représente, en effet, une nouvelle conception de la vie, une conception qui est essentiellement mondaine, et par cela même, païenne.

Le lieu de naissance de la "courtoisie" a été le Midi de la France. Elle apparaît pour la première fois dans la poésie des troubadours et son influence n'a commencé à se manifester dans la littérature du Nord de la France que vers la milieu du XIIe siècle.

Cette littérature a adopté aussi vers cette époque

une légende d'origine celtique, celle de Tristan et Iseut. Les premières traces de cette légende sur le continent se trouvent dans la poésie provençale et il semble qu'elle ait été transmise à la littérature de langue d'oïl au moment où le nouvel idéal courtois se constituait. Il se peut même qu'elle ait été l'un des porte-parole de cet idéal, mais nous verrons qu'une telle tâche lui convenait mal.

Les données de la légende sont connues de tout le monde. Tristan et Iseut sont liés l'un à l'autre par une passion dont ils ne seront jamais maîtres à partir du moment où ils boivent, par hasard, un philtre magique. Ils ne pourront s'empêcher de se donner corps et âme à cette passion même après qu'Iseut sera devenue la femme du roi Marc. Le dénouement inévitable se produit: la passion finit par perdre les jeunes amoureux.

Cette conception de l'amour est évidemment opposée à celle que nous offre le christianisme. Non seulement cet amour est adultère, mais ceux qui s'y donnent ont été privés de leur libre-arbitre. Or, selon la religion chrétienne, l'homme garde toujours son libre-arbitre et il a toujours à rendre compte à Dieu de ses actions.

Une telle représentation de la passion comme une force irrésistible entre aussi en pleine contradiction avec la conception courtoise de l'amour. Mais la "courtoisie" était capable d'excuser et même d'exalter l'adultère, elle

n'aurait jamais admis que l'homme ne fût que le jouet de ses propres instincts. Cette idée constitue, en effet, une menace pour la société et la courtoisie soutient, comme la religion chrétienne, que l'homme garde toujours son libre-arbitre, car elle est essentiellement un idéal social. Nous en trouverons la preuve non seulement dans une étude de ses règles, mais aussi dans le fait qu'elle a été adoptée si vite par la société aristocratique du XII^e siècle.

Quant à la légende de Tristan, son aspect anti-social ne doit pas nous empêcher d'émettre l'hypothèse qu'elle a dû se former, comme la "courtoisie", dans une société organisée. La légende dépeint un amour adultère; le mot "adultère" même implique que des lois, soit religieuses, soit sociales, ont été violées, et de telles lois ne se trouvent que dans une société assez développée. Il s'ensuit que seule une telle société pouvait saisir toute la portée de la légende de Tristan. Ce n'est pas donc une simple coïncidence si cette légende a fait son apparition en France au moment même où la société française était en train de s'organiser. Nous pourrions dire même que la légende traite un des problèmes qui se présentent à toute société, car elle dépeint les forces anti-sociales qui sont encore présentes dans l'homme social. Si l'homme ne maîtrise pas ses instincts, ceux-ci le détruiront ainsi que le démontre le dénouement tragique de la

légende. Tristan et Iseut doivent mourir parce que leur amour constitue une menace pour la société; si celle-ci ne supprime pas les éléments anti-sociaux, elle-même sera minée du dedans.

Les poètes du moyen âge se sont bien rendu compte de la signification de la légende, et ils en ont été séduits parce qu'elle s'adressait à leurs propres instincts anti-sociaux. Mais la société aristocratique du XIIe siècle se soumettait de plus en plus aux règles de l'idéal courtois, - du moins en ce qui concerne son goût littéraire, - et les poètes qui ont entrepris de raconter de nouveau la légende devaient en tenir compte. Ils ont donc essayé d'atténuer l'élément barbare de la légende et de l'adopter - comme si cela était possible! - aux nouveaux goûts littéraires.

Nous commencerons par étudier ces nouveaux goûts aristocratiques et nous essayerons d'en trouver les origines. Puis nous étudierons les versions françaises de la légende, propres au XIIe siècle, à savoir les poèmes de Thomas et de Béroul. Ensuite nous essayerons de déterminer les rapports de ces poèmes avec les oeuvres de Chrétien de Troyes.

Nous terminerons notre thèse par une étude du long Tristan en prose du XIIIe siècle. Nous espérons découvrir ainsi dans quelle mesure la légende a été influencée par le nouvel idéal courtois, et déterminer ce qu'elle a perdu de sa signification originelle.

CHAPITRE I

L'IDEAL COURTOIS ET LA LEGENDE DE TRISTAN

Jusqu'au XIIe siècle, les églises et les monastères étaient - du moins en France - les seuls foyers d'érudition. Le monde laïque n'avait eu ni les moyens ni les dispositions pour s'adonner à des recherches littéraires. Il sortait à peine de l'âge des ténèbres, et, toujours occupé par les nombreuses guerres civiles, il n'avait que deux sources d'inspiration: le christianisme et un idéal d'héroïsme. La vie quotidienne était rude, même dans les châteaux. Même les héros les plus célèbres des chansons de geste semblaient ignorer les règles de la vie sociale la plus rudimentaire. Dans son étude des conditions sociales de cette époque, M. Marc Bloch signale

l'extraordinaire grossièreté de l'attitude que les vieux poètes épiques prêtaient volontiers à leurs héros vis à vis des femmes, fussent-elles reines: jusqu'aux pires injures que la mégère rend par des coups.¹

Mais pendant le XIIe siècle, la société a commencé à s'organiser; les plus puissants ont réussi à se distinguer des moins puissants et à se constituer en élite. Cette élite s'est rendu compte que seule sa puissance la

¹M. Bloch, La Société féodale, (Paris: Champion, Albin Michel, 1949), II, p. 38.

séparait du reste du peuple, et par conséquent, elle a cherché à adopter un train de vie plus organisé et plus élégant pour prouver à tous sa supériorité. Mais les aspirations sociales de cette élite se sont formées sous l'influence d'un certain nombre d'événements. Pendant la première croisade (1095-1099), on avait découvert de nouvelles formes d'érudition dans le Proche-Orient, et ces découvertes ont encouragé la renaissance en France des études de littérature non-ecclésiastique. Les croisés ont vu aussi le luxe et les moeurs raffinées de l'Empire byzantin; et les récits qu'ils en ont faits dès leur retour en Europe occidentale ont dû rendre plus vives les aspirations de leurs plus puissants compatriotes à une vie sociale plus élégante et plus belle.

Dans l'antiquité, de telles aspirations à la beauté étaient confondues le plus souvent avec les aspirations religieuses des peuples, mais il n'en était rien dans la France médiévale. L'Eglise du moyen âge ne se préoccupait point de la vie terrestre; au contraire, toute son attention était dirigée vers l'au-delà. Elle savait aider les hommes à se préparer pour la vie future, mais elle était peu disposée à les aider à rendre leur vie ici-bas plus agréable et plus élégante. Elle considérait que le temps que les hommes perdent pour les affaires de ce monde ne sert qu'à retarder le bonheur suprême qui les attend dans

l'autre monde. L'homme restait, pour elle, un être déchu, dont les inclinations naturelles étaient à condamner; mais elle ne lui offrait aucun moyen de contrôler ses instincts pour que ceux-ci n'entravassent pas l'évolution d'une société plus raffinée. Il est vrai qu'elle l'encourageait à supprimer ces instincts, mais une telle solution était assez rigoureuse et assez difficile à mettre en pratique.

C'est ainsi que l'Eglise qui avait résolu les problèmes de ses fidèles pendant tant de siècles, a failli à les encourager dans leurs nouvelles aspirations. Par conséquent, ils ont cherché ailleurs un idéal qui leur convienne mieux. Ils se sont attachés à l'idéal de la courtoisie tel que celui-ci leur a été représenté dans la littérature narrative de la deuxième moitié du XIIe siècle. Cette littérature les a initiés à un beau monde de rêves, à un monde peuplé de chevaliers vaillants qui entreprenaient maintes aventures merveilleuses. C'est ainsi que la nouvelle aristocratie du XIIe siècle a su échapper, à loisir, à l'âpre réalité de la vie quotidienne et se réfugier dans un monde de fantaisie. Ce n'est que dans ce monde romanesque qu'elle a pu satisfaire ses aspirations.

Mais malgré son aspect romanesque, la littérature narrative de ce temps était animée par un vrai idéal; car l'idéal courtois prenait ses origines dans la vie elle-même.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, la "courtoisie" a pris naissance dans le Midi de la France. Elle a été créée semble-t-il, par les troubadours provençaux du XI^e et du XII^e siècle. A la base de cet idéal était une nouvelle conception de l'amour. Alors que l'Eglise médiévale considérait la femme comme une source de péché, et l'amour humain comme un obstacle dans la voie du salut, les troubadours provençaux, dans leurs courts poèmes d'une perfection formelle incomparable, représentaient la femme comme supérieure à l'homme et faisaient de l'amour que l'homme éprouve pour elle un véritable culte. L'amour était considéré comme une force ennoblissante, comme la source unique du bien. Les amants de la poésie provençale se soumettaient à une série de règles afin de mériter leur bien-aimée. Ils n'en désiraient pas nécessairement la possession physique; ils cherchaient plutôt à atteindre une union de cœur avec elle. Ils aimaient pour le seul plaisir d'aimer, et non pas pour satisfaire leurs inclinations naturelles. Les troubadours ont appelé cette conception de l'amour "fin' amor" car c'était, pour eux, la forme la plus noble et la plus élevée que l'amour puisse prendre. L'idéal courtois permettait aux amants de goûter des plaisirs plus sensuels auprès de leur dame, mais un tel amour était considéré comme inférieur à la "fin'amor".

Les origines de cette conception révolutionnaire de

l'amour restent assez vagues. Plusieurs critiques soutiennent que les oeuvres d'Ovide ont été la principale source d'inspiration.² Ce poète latin a établi, il est vrai, une série de règles pour les amants; mais dans son Art d'Aimer, nous ne trouvons aucune trace de l'idéalisme qui caractérise la conception courtoise de l'amour. Ovide ne s'est assigné qu'une tâche: montrer aux hommes une méthode habile pour séduire les "puellas" et les "dominas" par le moyen de louanges, de cadeaux et de promesses. Il a montré aussi aux femmes comment conserver la soumission de leurs amants par le moyen de mensonges et en se servant de belles robes, de belles coiffures, de parfums et de produits de beauté. L'oeuvre d'Ovide est tout simplement un "art de séduire". Et néanmoins, il est possible que les troubadours et leurs successeurs aient interprété cette oeuvre à la lettre, sans se rendre jamais compte que son auteur était un cynique qui n'a cherché qu'à plaire au goût blasé de ses contemporains.

Quelques critiques soutiennent que l'idéalisme, naturel à la conception courtoise de l'amour, résulte de l'influence de la littérature et de la musique arabes sur les troubadours provençaux. Parmi ces critiques nous

²Voir W.P. Ker, Epic and Romance, (London, 1922), Chap. V, pp. 321 et suiv.; A.P. Taylor, An Introduction to Medieval Romance, (London, 1930), Chap. XIII.

comptons M.A.R. Nykl, traducteur en anglais du Risula, poème arabe du XII^e siècle.³

Dans son introduction, M. Nykl signale les différences de ton et de style qui caractérisent les poèmes de Guillaume IX, duc d'Aquitaine.⁴ Dans les trois premiers poèmes que nous possédons de Guillaume d'Aquitaine, le style est archaïque, et l'esprit qui les anime est assez grossier. Mais les autres poèmes de ce troubadour témoignent d'un goût plus fin et d'une technique plus évoluée, en ce qui concerne leur rythme. M. Nykl soutient que cette amélioration dans la muse de Guillaume résulte de l'influence sur lui de la littérature arabe, avec laquelle il serait entré en contact pendant les croisades contre les Maures d'Espagne. M. Nykl fait remarquer aussi que la technique poétique de Cercamon a été influencée par celle de Guillaume d'Aquitaine, et que Marcabru, un troisième troubadour, a visité l'Espagne pour lui-même et qu'il a subi, à son tour, l'influence de la poésie arabe.

M. Nykl nous offre le Risula d'Ibn Hazm comme

³Ibn Hazm, A Book containing the Risula known as the Dove's Neck-Ring, trans. A.R. Nykl, (Paris, 1931); voir aussi: J.A. Denomy, The Heresey of Courtly Love, (New York, 1947).

⁴Guillaume d'Aquitaine est le premier troubadour dont nous ayons conservé quelques poèmes.

représentatif de la conception arabe de l'amour humain. Il signale l'aspect spirituel de l'oeuvre du poète arabe et il suggère que cette oeuvre aurait pu influencer les troubadours provençaux au moment même où ils formaient leur conception de la "fin'amor".⁵

Il se peut donc que l'amour courtois résulte de la fusion heureuse de deux conceptions de l'amour, - l'une d'origine latine et l'autre d'origine arabe, - dans le Midi de la France médiévale. Néanmoins, les savants ne nous offrent que des hypothèses; ils n'ont rien prouvé, et il est toujours possible de soutenir qu'une grande partie de l'originalité du nouvel idéal est due aux troubadours eux-mêmes, et que l'influence sur eux des conceptions étrangères n'est que d'une importance secondaire. Il est bien possible que leur conception de l'amour soit le résultat de leurs propres expériences.

Leur conception de la femme comme supérieure à l'homme de par sa nature même doit peut-être son origine aux conditions sociales de l'époque où la courtoisie se formait. Quelques-uns des troubadours étaient, comme Guillaume d'Aquitaine, de haute naissance; mais d'autres ne l'étaient certainement pas et ils ont compté pour vivre

⁵ Ibn Hazm, *op. cit.*, p. LXI; "Ibn Hazm stresses the spiritual aspect of love enjoining in the end Good, and reproving Evil, casting opprobrium upon sexual excesses and recommending continence in the manner of Cercamon and Marcabru."

sur la générosité des nobles. Il est donc possible que quelques-uns de ces poètes professionnels aient cherché à obtenir la protection d'un noble, en faisant appel, dans leurs vers, à sa dame, pour que celle-ci prenne le rôle d'intermédiaire. Cela expliquerait pourquoi, dans la poésie lyrique des troubadours, la dame est toujours de haute naissance et semble être toujours mariée; cela expliquerait aussi pourquoi le poète nous dit rarement le nom de sa dame, - car cela serait indiscret, - et pourquoi il insiste sur l'aspect purement spirituel de son amour.

Il est même possible que cette dame constitue pour lui une image maternelle. Cette opinion est confirmée par le fait que le poète insiste sans cesse sur la valeur personnelle de sa dame. Il lui témoigne un respect des plus profonds et elle semble posséder pour lui tous les attributs d'une mère. Il craint sans cesse de déchoir dans son estime s'il ne lui obéit pas, mais s'il réussit à lui plaire, la joie qu'il en éprouve est infinie.⁶

Mais il y a peut-être une plus simple explication de cette conception de la femme comme un être supérieur. Une fois que la société eut commencé à s'organiser, et que

⁶Voir H. Moller, "The Meaning of Courtly Love", Journal of American Folk-Lore LXXIII (1960), pp. 35-52.

la position de la femme fut devenue plus sure, ceux qui désiraient se marier ont dû gagner leur épouse en se faisant admirer par elle. Par conséquent, ils ont entrepris des tâches difficiles pour montrer leur courage et leur force à l'objet de leurs désirs. Il en est venu l'idée que la femme était une source d'inspiration, que l'homme devait la considérer comme sa supérieure, et qu'il ne devait pas hésiter à se mettre tout à fait à sa disposition et à estimer son amour pour elle comme une source de bien. C'est peut-être ainsi que les désirs sensuels de l'homme se sont convertis en un culte d'abnégation de soi, culte qui semblait appartenir au domaine de l'éthique.

Bien que cette nouvelle conception de l'amour fasse contraste avec la conception chrétienne, il est bien possible que cette transformation de désirs sensuels en un culte d'abnégation ait été facilitée, d'une manière paradoxale, par l'Eglise elle-même.⁷ Car l'Eglise médiévale, bien qu'elle ait été ascétique, a créé et entretenu une atmosphère de sentimentalité. Afin d'exercer son pouvoir sur un peuple ignorant et superstitieux, elle a fait appel à ses sentiments plutôt qu'à sa raison. Elle l'a émerveillé par ses longues cérémonies, ses rites compliqués,

⁷Pour une discussion sur l'attitude de l'Eglise médiévale envers l'idéal de la "courtoisie", voir: J. Huizinga, Le Déclin du Moyen Age, (Payot: Paris, 1961); A.B. Taylor, An Introduction to Medieval Romance, (London, 1930), Chap. X.

ses processions, et par l'importance qu'elle a attachée aux miracles de ses saints. La ferveur religieuse du peuple a été rendue encore plus intense par les croisades, car celles-ci ont accru une haine fanatique de l'Infidèle. Les ecclésiastiques eux-mêmes s'étaient absorbés dans le mysticisme et ils ont encouragé le désir qu'avait le peuple du sensationnel. Ils ont exigé que les laïques éprouvent pour Dieu et pour ses saints un amour des plus enthousiastes et des plus intenses. Mais il semble qu'ils aient failli à contrôler cet enthousiasme, car dans le Midi de la France, là où leur influence était plus faible et où l'hérésie s'était répandue si souvent, l'homme a trouvé d'autres moyens d'exprimer ses sentiments. Il a doté son amour pour le beau sexe de l'enthousiasme qu'il aurait dû réserver à son amour de Dieu.

Cela explique, sans doute, l'aspect religieux et quasi mystique du culte de l'amour courtois. De toute façon, l'idéal courtois ressemble beaucoup à la religion chrétienne et semble même avoir imité celle-ci; alors que le bon chrétien fait abnégation de lui-même, et qu'il obéit aux lois de son Eglise pour faire son salut, l'amant courtois fait abnégation de lui-même, accomplit des actes d'héroïsme et obéit aux règles de son idéal pour être digne de sa dame, car celle-ci est pour lui une sorte de divinité.

Le fait que la courtoisie était un idéal éthique

et qu'il possédait ces traits religieux, a dû faciliter sa réception dans les sociétés plus profondément chrétiennes, dans celle, par exemple, du Nord de la France. La courtoisie y a reçu un accueil favorable parce que cette société avait besoin, comme nous l'avons déjà vu, d'un idéal qui satisfît à ses nouvelles aspirations.

Les troubadours provençaux, nous l'avons dit, ont transmis l'idéal courtois aux poètes du Nord de la France vers le milieu du XIIe siècle, lorsque les deux groupes se sont rencontrés dans les nouvelles cours fondées par les nobles. Ces cours sont devenues très vite des foyers d'érudition grâce à la protection que les seigneurs et surtout leurs dames ont offerte aux hommes de lettres.

Aliénor, duchesse d'Aquitaine a été une des plus célèbres de ces protectrices des lettres. Le rôle important qu'elle a joué dans l'évolution de la littérature française du XIIe siècle n'a été surpassé que par sa fille, Marie, comtesse de Champagne. Aliénor a mené une vie très mouvementée. Pendant quatorze ans elle a été la femme de Louis VII; et lorsque ce roi l'a répudiée en 1152, elle a réparé presque immédiatement sa fortune en se remariant avec Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie qui est devenu, en 1154, Henri II, roi d'Angleterre. C'est ainsi qu'Aliénor a été d'abord reine de France et ensuite reine d'Angleterre. Elle a voyagé beaucoup dans les deux pays, et partout où elle a établi sa cour, elle a attiré à ses

côtés quelques-uns des poètes les plus doués de son temps. Mlle Lejeune soutient que la reine Aliénor a encouragé les poètes qu'elle protégeait à étudier les auteurs latins et surtout les oeuvres d'Ovide:

Car c'est dans son entourage, nous dit Mlle Lejeune, et sans doute pour répondre au goût personnel de cette fille d'Aquitaine connaissant le latin qu'on trouve miraculeusement réunis entre 1150 et 1175 tous les grands auteurs influencés par Ovide; outre Bernart de Ventadour, il y a le poète de Thebes et celui d'Enéas et celui de Narcissus, il y a celui de Philomena, Chrétien de Troyes, dont les autres ovidiana de jeunesse complaisamment cités par lui ont disparu. Il y a aussi Benoît de Saint-Maure, auteur du roman de Troie.⁸

Mais Aliénor ne s'est pas contentée de mettre les oeuvres de l'antiquité à la portée des auteurs de son entourage; elle les a encouragés aussi à étudier d'autres oeuvres étrangères. Il semble probable qu'elle a été responsable, en grande partie, de la diffusion en France de la matière celtique et, en particulier, de la légende de Tristan. Nous ignorons comment elle est entrée en contact avec cette légende; il se peut qu'elle l'ait entendu raconter pour la première fois à la cour de son mari, Henri II, pendant un de ses séjours en Angleterre; il est possible aussi qu'elle l'ait connue dès son enfance. M. Roger Sherman Loomis soutient qu'Aliénor a appris la

⁸ Rita Lejeune, "Le Rôle d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille", Cultura Neolatina, XIV, (1954), pp.5-57.

légende des lèvres d'un conteur gallois, appelé Bleheris, qui a visité la cour de son père, Guillaume IX de Poitou.⁹ Que ce Bleheris ait réellement existé reste encore à prouver, ainsi que la théorie que c'est lui qui a introduit la légende de Tristan en France.

Mais nous pouvons présumer qu'Aliénor d'Aquitaine a eu une prédilection pour cette légende, car nous en trouvons les premières traces, sur le continent, dans les oeuvres poétiques de deux troubadours directement associés avec la reine: Cercamon fait mention de la légende, et Bernart de Ventadour n'y fait pas moins de quatre allusions.¹⁰ Il se peut que ces deux poètes provençaux parlent de la légende pour plaire à leur protectrice. Il est même possible qu'il en ait existé une version provençale maintenant perdue.

Un critique suggère même que Thomas d'Angleterre lui-même a été attaché à l'entourage d'Aliénor et que c'est sur la demande de la reine qu'il a écrit sa version de la légende.¹¹ Un autre critique soutient que Thomas a

⁹R.S. Loomis, "Bleheris and the Tristram Story", Modern Language Notes, XXXIX, (1924), pp.319-329.

¹⁰R. Lejeune, op. cit., p. 31.

¹¹S. Hofer, "Beitrag zu Kristians Werken, Wace und Cligès", Zeitschrift für romanische Philologie, XLII, (1922), pp. 348-49.

dédié son oeuvre à Henri II, mari d'Aliénor, en prêtant à l'écu de son Tristan les armes du roi anglais.¹² Il va sans dire que cette deuxième théorie est soutenue par le fait que Thomas était d'origine anglo-normande. Mais il est toujours possible qu'Aliénor ait fait la connaissance de Thomas pendant un de ses séjours en Angleterre, et qu'ayant une prédilection pour la légende, elle ait encouragé le poète anglo-normand à en faire le sujet d'un long roman. Thomas a pu accompagner Aliénor à l'occasion de son retour à ses domaines en France. De toute façon, cela expliquerait l'influence exercée sur lui par Wace, auteur du Brut, car ce dernier, selon Mlle Lejeune, appartenait à l'entourage d'Aliénor.¹³

Même s'il reste à prouver que Thomas ait écrit sa version de la légende pour Aliénor, il est presque certain que la reine et ses poètes ont été parmi les premiers, sur le continent, à connaître la légende elle-même. S'il en est ainsi, nous devons chercher à expliquer leur prédilection pour cette légende. Aliénor était partisane de l'idéal courtois. Il y eu sans doute, dans son entourage d'autres troubadours provençaux que ceux que

¹²R.S. Loomis, "Tristan and the House of Anjou", Modern Language Review, XVII, (1922), pp. 24-30.

¹³R. Lejeune, op. cit., p. 50.

nous avons déjà mentionnés. Pourquoi donc a-t-elle été attirée par une légende barbare qui présente une conception de l'amour tout à fait opposée à la conception courtoise. La seule explication possible est que la légende lui a plu parce qu'elle dépeint un amour qui est adultère. Cela est, du moins, le seul lien que nous puissions trouver entre la passion de Tristan et Iseut et la conception courtoise de l'amour, car l'amour courtois aussi était adultère dans ses aspirations.

Les troubadours provençaux semblent avoir évité exprès le thème de l'adultère. A vrai dire, ils nous font souvent entendre que leur bien-aimée est déjà mariée, mais ils ne mentionnent jamais le nom de son mari, et ils hésitent même à nous révéler le nom de la dame elle-même.¹⁴

Il ne semble pas non plus que l'adultère ait été célébrée dans les "romans antiques" car ici, l'héroïne a toujours l'intention de se marier avec son ami.¹⁵ Néanmoins les auteurs de ces romans ont été certainement influencés par l'idéal courtois. Selon M. Jonin, le "roman antique"

¹⁴M. John Fisher signale que Bernart de Ventadour ne nous dit le nom de sa bien-aimée que deux fois dans les quarante-cinq poèmes que nous possédons de lui. Jaufré Rudel montre lui aussi une pareille discrétion. J. Fisher, "Tristan and Courtly Adultery", Comparative Literature, IX, (1957), pp. 150-164.

¹⁵M. Jonin, Les Personnages Féminins dans les romans français de Tristan au XIIIe siècle. Etude des influences contemporaines, (Gap: éditions Ophrys, 1958), p. 172.

a été "l'anti-chambre" du "roman courtois".¹⁶

Mais comme nous l'avons déjà dit, l'amour courtois reste toujours un amour adultère. Premièrement, cet amour ne pouvait pas être éprouvé par un couple marié, car au XIIe siècle, les mariages étaient toujours motivés par des considérations financières; et les mariages d'inclination étaient très rares, surtout parmi les nobles. Deuxièmement, même si la fortune permettait un mariage d'inclination, le fait même que les deux amoureux s'étaient mariés les empêchait d'éprouver l'amour courtois, car l'essence même de l'amour courtois est le "désir", et dans le mariage, le "désir" ne peut plus survivre car les époux sont disponibles l'un pour l'autre. Seul peut éprouver le "désir" celui qui aime une dame qui est difficile à atteindre, une dame qui est déjà mariée. Il s'ensuit que l'amour courtois est inévitablement adultère.

Néanmoins les troubadours provençaux et les auteurs des "romans antiques" n'ont pas fait ressortir cet aspect de l'amour courtois. Il est donc possible que la légende de Tristan ait été la première à offrir au public du XIIe siècle une représentation hardie d'un amour adultère. Cela expliquerait, du moins, sa popularité à la cour d'Aliénor d'Aquitaine. Cette reine, comme nous l'avons

¹⁶ Ibid., p. 173.

déjà vu, connaissait le latin et son goût a été probablement influencé par les oeuvres d'Ovide.

Il se peut donc qu'Aliénor et ses poètes se soient rendu compte que la légende, écrite de nouveau par un partisan de l'idéal courtois, était capable d'incorporer tous les éléments de l'amour courtois - un amour qui est à la fois idéaliste et adultère. Telle a été peut-être la tâche dont s'est chargé Thomas d'Angleterre dont nous allons maintenant étudier l'apport ainsi que celui de Bérout.

CHAPITRE II

LA LEGENDE DE TRISTAN VUE PAR THOMAS ET BEROUL

Les Origines de la légende

Tous les épisodes de la légende de Tristan se déroulent soit en Cornouailles soit en Bretagne. Les peuples de ces deux pays sont d'origine celtique; on s'attendrait donc à ce que la légende soit, à son tour, de la même origine. Mais le savant allemand, M.H. Zimmer, soutient que Tristan était d'abord un héros pictes.¹⁷ Il signale que les triades vingt-neuf, quarante-trois et quatre-vingt-un du Livre Rouge font mention d'un héros appelé "Trystan" ou "Drystan", et que la triade soixante-trois offre des détails encore plus précis à son sujet:

Drystan, fils Tallwch, garda les pores de Marc, fils Meirchyou, pendant que le porcher allait en message vers Essylt. Archur, March, Kei et Bedwyr vinrent tous quatre, mais ils ne purent lui enlever une seule truie, ni par ruse, ni par violence, ni par larcin.

Selon M. Joseph Bédier, cette triade est ancienne pour deux raisons: non seulement, elle contient le nom du

¹⁷ H. Zimmer, "Beiträge zur Namenforschung in den altfranz. Arthurepen," Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, XIII, pp. 73-117.

père de Tristan, "Tallwch", - que M. Bédier identifie avec "Talorc" - mais elle nous offre aussi le résumé d'un récit dont le caractère archaïque est indéniable.¹⁸ Certaines données de la version de la légende que nous offre Bérout servent à soutenir la théorie que Tristan est d'origine pictes. Le Tristan du poète normand est de "Loonois"¹⁹, et lorsqu'il s'enfuit avec Iseut, femme du roi Marc, il se réfugie dans la forêt de "Morrois".²⁰ M. Ferdinand Lot a identifié le mot "Loonois" avec le Lothian, nom d'une région située sur la frontière actuelle de l'Angleterre et de l'Ecosse, et le mot "Morrois" avec le Murray, région qui se trouve sur les plateaux de la Haute-Ecosse.²¹

De l'Ecosse, la légende est passée au pays de Galles, mais nous ignorons sous quelle forme. Les poètes gallois n'ont reçu, sans doute, qu'une courte histoire à propos de Drystan, fils de Talorc, et ils ont dû ajouter

¹⁸ J. Bédier, Le Roman de Tristan, (Paris: Didot et Cie, 1902), pp. 106-108.

¹⁹ Bérout, Le Roman de Tristan, édité par E. Muret, (Paris: Champion 1928), v. 2310.

²⁰ Ibid., v. 1275 et v. 1648.

²¹ F. Lot, "Celtica", Romania, XXV(1896), pp.321-338.

à cette histoire de nouveaux épisodes de leur propre invention. Mlle. Gertrude Schoepperle a montré les nombreuses ressemblances qui existent entre certaines parties de la légende et les aithèdes irlandaises. Ainsi, à son avis, l'épisode de la fuite de Tristan et Iseut dans la forêt pour éviter la colère de Marc est emprunté à l'ancienne histoire irlandaise de Diarmaid et Grainne. Les Gallois, qui connaissaient bien la littérature irlandaise étaient responsables de l'introduction de tels épisodes dans la légende.²²

Après ce stade gallois, la légende a dû se faire connaître en Cornouailles; car dans toutes les versions qui nous en restent, Marc, le mari d'Iseut, est toujours présenté comme roi de Cornouailles, et plusieurs épisodes importants ont lieu à sa cour à Tintagel.

De la Cornouailles, la légende a été transmise, de bonne heure, en Bretagne. Il existe, en effet, des documents qui mentionnent au moins trois Bretons appelés Tristan avant 1050 même.²³ D'ailleurs ce sont les Bretons qui ont dû introduire dans la légende les deux personnages importants: Iseut aux Blanches-Mains, fille du duc

²²G. Schoepperle, Tristan and Isolt, (21ème. édition; New York; 1960), II, p. 395 et suiv.

²³R.S. Loomis, "Problems of the Tristan Legend", Romania, LIII (1927), p. 96.

de Bretagne, et Kaherdin, son frère. Il semble aussi que les poètes bretons se soient servis de matière étrangère pour enrichir les données de la légende, car M. Samuel Singer a découvert que certains détails essentiels du mariage de Tristan avec Iseut aux Blanches-Mains et des rapports du héros avec Kaherdin, son beau-frère, ont été empruntés à une histoire arabe, appelée Kais et Lobna.²⁴

C'est ainsi que pendant sa transmission d'un pays à un autre la légende de Tristan s'est enrichie de nouveaux épisodes, et c'est en Bretagne, sans doute, qu'elle a pris une forme définitive. Il se peut que la légende ainsi élargie ait été introduite en France par les Bretons eux-mêmes et que ces derniers l'aient retransmise aussi en Angleterre. Nous savons que les contes bretons étaient connus à la cour d'Henri II car c'est là, en 1155, que Wace a dédié sa Geste des Bretons, le Brut, à la reine Aliénor.²⁵

Néanmoins, il est toujours possible - comme nous l'avons déjà suggéré - que Bleheris ait été responsable de la propagation de la légende en France.²⁶ Car Bleheris a

²⁴S. Singer, Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften phil., hist., Kl., (1918), no.13, p. 9.

²⁵La reine Aliénor était en Angleterre auprès de son mari en 1155; R. Lejeune, "Le Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine", p. 55.

²⁶Nous avouons, il est vrai, que l'existence de ce personnage est hypothétique: voir plus haut, Chap.I, p.17.

pu passer par la Bretagne, et y apprendre la version définitive de la légende, pour la faire connaître ensuite aux poètes français. Thomas d'Angleterre lui-même a recours à l'autorité d'un certain "Breri" pour justifier son interprétation de l'un des épisodes de la légende; et ce "Breri"

Ky solt les gestes e les cuntes
De tuz les reis, de tuz les cuntes.²⁷

semble n'avoir été nul autre que Bleheris lui-même.²⁸ Cela se comprend que Thomas choisisse de faire appel à l'autorité la plus haute en matière de la légende pour donner à sa version un air d'authenticité.

Nous pouvons dire donc que les Bretons ont été les premiers de l'Europe continentale à connaître la légende de Tristan et que cette légende a été transmise ensuite aux autres régions de la France soit par les conteurs bretons, soit par le Gallois, Bleheris. Et il semble probable que les poètes du Midi l'ont connue avant leurs confrères du Nord, car c'est dans les oeuvres des Languedociens que nous en trouvons les premières traces.²⁹ Il se peut même qu'il ait existé une version provençale de la

²⁷Bédier, Le Roman de Tristan, I, vv.2121-2122.

²⁸R.S. Loomis, "Bleheris and the Tristram Story", Modern Language Notes, XXXIX (1924), 319-29.

²⁹Voir plus haut, p. 17.

légende, maintenant perdue. De toute façon, M. Bédier a démontré que les versions de la légende propres au XIII^e siècle, c'est-à-dire celles de Thomas, de Béroul, et d'Eilhart von Oberg - et aussi le Tristan en prose du XIII^e siècle - ont eu pour source commune une version antérieure qui a été perdue.³⁰ Il se peut que cette version ait eu pour auteur un troubadour provençal, ou même le Bleheris dont nous venons de parler. M. Bédier appelle cette première version "le roman primitif", et il a réussi à la reconstruire dans ses grandes lignes, en prenant les épisodes et les détails communs à trois ou plus des versions qui en sont dérivées et en supprimant ceux qui ne se trouvent que dans une ou deux de ces versions. Cette reconstruction nous permet de conclure que "le roman primitif" contenait tous les épisodes essentiels de la légende, et que les auteurs des versions ultérieures l'ont suivi dans ses grandes lignes, tout en faisant quelques modifications importantes. M. Bédier a cru reconnaître aussi une certaine parenté entre le Tristan d'Eilhart von Oberg et celui de Béroul, et il a soutenu que ces deux poèmes ont eu une source commune, - qu'il appelle "y", - due à un remanieur du "roman primitif".³¹

³⁰ Bédier, Le Roman de Tristan, II, p. 163 et suiv.

³¹ Ibid., p. 309.

Mais Maurice Delbouille, qui a fait récemment une étude comparative des diverses versions de la légende, a montré qu'Eilhart von Oberg a connu le "roman primitif" et qu'il n'en a même été qu'un "pénible traducteur", ce qui confère une singulière importance à sa traduction lorsqu'il s'agit de reconstruire le "roman primitif".³²

Le Tristan du poète allemand est aussi la seule version de la légende de Tristan dont nous connaissons la date approximative, 1185-1189, car nous savons que ce poète a dédié son oeuvre à la duchesse Mathilde, femme d'Henri le Lion, duc de Saxe, et fille de la célèbre Aliénor d'Aquitaine.³³ Quant aux versions de Thomas et de Béroul, seule une étude de leur style et de leur manière d'interpréter la légende nous permettra de faire des conjectures sur la date de leur composition.

Le Tristan de Thomas

Il est très difficile d'établir la date même approximative du Tristan de Thomas, car nous ne possédons

³²M. Delbouille, "Le Premier Roman de Tristan", Cahiers de Civilisation Médiévale, Ve année, no. 3, (juillet-sept., 1962), pp. 273-286

³³G. Schoepperle, Tristan and Isolt, I, pp. 179-182: Mlle. Schoepperle a fait une excellente étude du Tristan d'Eilhart von Oberg, et nous y renvoyons nos lecteurs. Tout en reconnaissant l'importance de cette version allemande de la légende, nous voulons nous borner à une étude des versions françaises.

de ce poème que trois mille vers environ, et ces vers mêmes n'ont survécu que dans les fragments qui nous restent de cinq copies différentes du poème, copies faites par des scribes à une date indéterminée.³⁴ Heureusement, cette version de la légende était si célèbre au XII^e siècle, que six poètes au moins l'ont choisie comme leur principale source d'inspiration lorsqu'ils ont entrepris de raconter de nouveau les amours de Tristan et d'Iseut. Grâce à une étude approfondie des oeuvres de ces remanieurs, M. Bédier a réussi à reconstruire le poème de Thomas dans ses grandes lignes.³⁵ Bien qu'il n'ait pas reconstitué les vers mêmes du poète anglo-normand, du moins sa reconstruction nous en offre le contenu général et nous permet de constater que le poème contenait originellement entre dix-sept et vingt mille vers.³⁶

Cette reconstruction ne nous a fourni aucun renseignement précis sur la date de composition du poème. Nous savons, cependant, que la description d'une tempête marine que Thomas nous offre dans le dénouement contient des

³⁴Bédier, Le Roman de Tristan, II, pp. 1-9.

³⁵Le Saga du Frère Robert; un poème en "nieder-frankish" dont il nous reste cent-quatre-vingt-quatre vers; Le Tristan und Isolde de Gottfried von Strassbourg; Sir Tristrem, poème anglais du XIII^e siècle; La Folie Tristan du manuscrit Douce; et la Tavola ritonda: voir J. Bédier, op. cit., II, pp. 60-92.

³⁶Ibid., pp. 93-94.

détails empruntés au Brut de Wace; et nous savons que Wace avait fini son oeuvre en 1155.³⁷ Nous obtenons ainsi un terminus post quem pour la composition de l'oeuvre de Thomas.

D'autres facteurs nous permettent de prendre l'année 1180 comme terminus ante quem. Nous avons déjà signalé que Thomas désirait surtout adopter sa version à l'idéal courtois pour qu'elle plaise aux goûts littéraires de ses contemporains. Il a certainement utilisé tous les tours littéraires à sa disposition pour atteindre ce but. Néanmoins, le roi Arthur, - personnage destiné à être le représentant le plus célèbre de l'idéal courtois dans d'autres romans - figure à peine dans le Tristan de Thomas. Il semble, en effet, que le poète anglo-normand n'ait connu le personnage d'Arthur qu'à travers une curieuse histoire de guerriers et de collier de barbes, histoire qu'il a dû trouver dans Wace.³⁸ Nous pouvons donc assumer qu'au moment où Thomas écrivait son poème, la légende arthurienne n'était pas encore entrée en vogue. A l'époque où Bérout écrivait sa version de la légende de Tristan, le roi Arthur était déjà devenu un

³⁷Ibid., p. 99.

³⁸Ibid., p. 99.

personnage célèbre car dans Bérout, Arthur nous est présenté comme le roi courtois par excellence: il n'hésite pas un instant à offrir sa protection à la reine Iseut lorsque celle-ci la lui demande.³⁹ Il semblerait donc que le Tristan de Bérout fût postérieur à celui de Thomas. Malheureusement nous ignorons aussi la date de composition du poème de Bérout.

Nous connaissons pourtant la date approximative d'un autre roman courtois; à savoir, Le Chevalier de la Charrette, composé vers 1180;⁴⁰ et dans ce roman célèbre de Chrétien de Troyes, le roi Arthur est déjà devenu une figure hiératique. Nous pouvons donc présumer que le Tristan de Thomas a été composé entre 1155 et 1180.

Mais si nous prenons en considération le style et la langue de Thomas, il semblerait que la date de composition de son Tristan s'approchât plutôt de 1155 que de 1180. Mlle. Bartina Wind, à qui nous devons la plus récente édition, en a comparé le vocalisme et la langue à ceux d'autres auteurs du XIIe siècle, tels que Thomas de Kent,

³⁹Bérout, Le Roman de Tristan, vv. 4141-4169

⁴⁰Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrette, édité par Mario Roques, (Paris: Champion, 1958), voir l'introduction, pp. vii-viii.

Philippe de Thaon et Marie de France. Ses recherches lui ont fait conclure que "la langue de Thomas se rapproche de celle du milieu du siècle".⁴¹

Thomas lui-même désirait que ses lecteurs le considérassent comme le premier à leur offrir une version de la légende qui fût à la fois fidèle et complète. Il dit que le "cunte" est "mult divers" et que c'est pour cette raison même qu'il "l'unit par ses vers", en choisissant certains épisodes et en supprimant d'autres, et en évitant de se fier à des traditions incertaines.⁴²

Si les prétentions du poète anglo-normand sont justifiées, et que son *Tristan* soit, en effect, la première version complète de la légende, il s'ensuivrait que son poème a été composé peu après 1155. Mais il est difficile de savoir quelle importance nous devrions attacher aux paroles de Thomas lui-même, car tout auteur soutient que son oeuvre est originale.

De toute façon, si nous pouvons conclure que le Tristan de Thomas date du milieu du XIIe siècle, nous pourrions supposer avec une certaine vraisemblance que le poète anglo-normand l'a écrit à l'occasion de l'une des

⁴¹Bartina H. Wind, Les Fragments du Roman de Thomas, (Genève: Droz; Paris: Minard, 1960), voir l'introduction, pp. 16-17.

⁴²Bédier, I, vv. 2107-2110.

deux visites faites par Aliénor d'Aquitaine à Londres entre 1154 et 1158. A cette époque, la reine Aliénor était toujours assez jeune et assez belle pour s'identifier à l'Iseut de Thomas.

Nous espérons qu'une étude de la tentative faite par Thomas pour adapter les données de la légende de Tristan aux goûts littéraires de son temps confirmera aussi nos hypothèses sur la date et le lieu de composition de son poème.

Toutes les versions de la légende de Tristan appartenant au XIII^e siècle ont puisé la matière de leur récit dans une version primitive de cette légende maintenant perdue, mais nous croyons comme M. Maurice Delbouille,⁴³ qu'Eilhart von Oberg est resté le plus fidèle à ce "roman primitif". Par conséquent, nous pourrions signaler les changements faits par Thomas aux données essentielles fournies par ce "roman primitif" en comparant son oeuvre à celle du poète allemand.

Dans les premiers épisodes de son Tristan, Thomas semble être resté assez fidèle au poème primitif; mais il n'a pas hésité à introduire certains nouveaux détails. Il insiste, par exemple, sur l'aspect courtois de l'éducation

⁴³M. Delbouille, "Le Premier Roman de Tristan", Cahiers de Civilisation médiévale.

que reçoit le jeune Tristan: celui-ci apprend non seulement les exercices corporels, mais aussi l'art de jouer de la rote et de la harpe. Il connaît aussi les pratiques courtoises de la "fourchiée" et de la curée, et il les apprend aux chasseurs qu'il rencontre dès son arrivée en Cornouailles.

Mais Thomas ne se contente pas d'attribuer à son héros quelques qualités courtoises; il cherche aussi à écarter de son poème les éléments illogiques si nombreux dans la légende celtique. Il a modifié, par exemple, les circonstances du deuxième voyage de Tristan en Irlande. Dans le poème d'Eilhart von Oberg, le roi Marc essaye de déjouer ses barons qui insistent qu'il se marie en leur disant qu'il n'épousera que celle à qui appartient un cheveu blond tombé du bec d'une hirondelle. Les barons accusent Tristan d'avoir inventé cette ruse, et pour leur prouver son innocence, le héros entreprend de trouver la dame aux cheveux blonds. Il ne sait pas du tout où la trouver; le hasard seul fait qu'il arrive en Irlande, qu'il y rencontre Iseut et qu'il la reconnaît comme celle qu'il cherche. Le hasard n'entre pas dans la version de Thomas: son Tristan avait déjà fait la connaissance d'Iseut à l'occasion de sa première visite en Irlande; et les barons peuvent suggérer que Marc prenne cette jeune fille comme femme parce qu'ils ont entendu Tristan louer sans

cesse sa beauté, depuis son retour de l'Irlande.

De telles modifications aux données de la légende celtique sont intéressantes en tant qu'elles démontrent le désir de Thomas de rendre son récit aussi logique que possible pour ne pas heurter le goût plus raffiné de ses lecteurs français, mais elles ne constituent pas à elles seules une nouvelle interprétation de la légende.

Néanmoins, dès que nous abordons l'épisode de la potion magique, il devient manifeste que la conception que Thomas s'est formée de la légende est tout à fait différente de celles de l'auteur du "poème primitif" et d'Eilhart von Oberg.

Dans le poème de ce dernier, la mère d'Iseut avait préparé la potion et l'avait confiée à Brangain, pour que celle-ci la donnât à Marc et à Iseut la nuit de leurs noces. Mais pendant le voyage vers la Cornouailles, Tristan et Iseut boivent par hasard la potion, et ils sont liés l'un à l'autre par une passion irrésistible. S'ils ne se voient pas l'un l'autre chaque jour pendant quatre ans, ils tomberont malades; s'ils ne se voient pas pour une semaine ils en mourront; au bout de quatre ans, ils pourront se séparer, mais ils continueront à s'aimer pour le reste de leur vie.

Cette passion réciproque de Tristan et Iseut a été donc occasionnée par les propriétés magiques d'une

potion; elle s'oppose ainsi à la conception courtoise de l'amour, car selon l'idéal courtois, le vrai amour est fondé sur le mérite et le choix.

Le héros courtois choisit la dame qu'il désire aimer, et cette dame est toujours d'une grande beauté et possède toujours de hautes qualités qui la rendent digne de cet amour. Andrès le Chapelain, qui a codifié dans son De Arte Honesti Amandi toutes les règles de l'idéal courtois, fait dire à un de ses personnages qui fait la cour à une dame:

Je vous ai choisie parmi toutes les femmes
du monde pour être ma dame, et je me suis décidé
à faire toutes mes bonnes actions pour l'amour de
vous seule.⁴⁴

L'amour courtois est donc un "amour d'élection"; et nous saurions à peine appliquer cette définition à la passion fatale dont sont victimes le Tristan et l'Iseut d'Eilhart von Oberg.

Thomas s'est bien aperçu de cet aspect anti-courtois de la légende, et il a entrepris d'en changer certains détails pour qu'elle exprime mieux sa propre conception de l'amour courtois. Il nous fait croire que Tristan et Iseut sont tombés amoureux l'un de l'autre avant de prendre le "boivre". Nous n'avons pas les vers de Thomas

⁴⁴N'ayant pas à notre disposition le texte latin d'Andrès le Chapelain, nous nous servons de la traduction de J.J. Parry: Andreas Capellanus, The Art of Courtly Love, (New York, 1959), p. 64.

lui-même pour cette partie de son oeuvre, mais nous croyons, comme M. Bédier, que le poète a présenté son Tristan et son Iseut comme amoureux l'un de l'autre dès la deuxième visite du héros en Irlande.⁴⁵ A cette occasion, Tristan avait tué un dragon qui menaçait le pays, et Iseut l'avait guéri de ses blessures et l'avait lavé dans un bain. Il se peut qu'elle soit tombée amoureuse de lui à ce moment même; le Frère Robert, dont le Saga suit de près le poème de Thomas, nous dit qu' "elle a arrêté sur son visage des regards d'amour". Nous pouvons présumer que Thomas a dit à peu près la même chose. Certains vers du poète anglo-normand lui-même confirment cette théorie. Vers la fin de son poème, son Tristan, gravement blessé, veut qu'Iseut vienne le guérir et il confie à Kaherdin un message à sa bien-aimée:

Dites li qu'ore li suvenge
Des granz peines e des tristurs
E des joies e des duçurs
De nostre amur fine et veraie
Quant el (Iseut) jadis guarî ma plaie.⁴⁶

Il semble donc que le Tristan et l'Iseut de Thomas soient tombés amoureux l'un de l'autre avant de prendre le

⁴⁵Bédier, II, p. 226.

⁴⁶Bédier, I, vv. 2485-89.

philtre, et que l'amour d'Iseut pour Tristan ait été provoqué par son admiration pour la beauté du héros.

S'il en est ainsi, il reste à expliquer la signification du "boivre" dans le poème de Thomas. Il est à remarquer que le poète anglo-normand n'a pas limité la durée de la pleine puissance du "boivre" à un certain nombre d'années comme le font Bérout et Eilhart von Oberg.⁴⁷ Son Tristan et son Iseut s'aimeront pour le reste de leur vie d'un amour qui aura toujours la même intensité. Mais à force de supprimer les détails sur les divers effets de ce "boivre", Thomas l'a privé de son aspect magique; le "boivre" n'est devenu qu'un symbole de l'amour irrésistible qui lie les deux jeunes gens l'un à l'autre; il n'est plus la source de cet amour.

C'est ainsi que Thomas a essayé de donner à l'amour réciproque de Tristan et Iseut une apparence aussi courtoise que possible, en suggérant que cet amour soit le résultat, non pas d'une potion magique, mais plutôt de leur estime l'un pour l'autre.

Le roi Marc prend Iseut comme femme dès qu'elle arrive en Cournouailles, et l'amour de Tristan et Iseut devient ainsi un amour adultère. Il s'accorde ainsi avec

⁴⁷Ils la limitent à trois et à quatre ans respectivement.

l'idéal courtois, car l'amour courtois est, à son tour, adultère dans ses inspirations.

Il semblerait donc que Thomas n'eût qu'à présenter l'amour adultère de Tristan et Iseut sous un jour favorable pour que son roman soit tout à fait courtois. C'est à cet effet qu'il a remplacé les épisodes trop barbares de la légende par des scènes plus conformes à l'idéal courtois, et qu'il a changé les caractères de certains personnages secondaires de son roman. Son Marc, par exemple, ressemble à peine au roi de Cournouailles que nous présentent Bérout et Eilhart von Oberg. Chez ces derniers, le roi est un homme violent qui n'hésite pas à condamner sa femme et son neveu aux pires supplices lorsqu'il découvre leur amour adultère.

Le roi Marc de Thomas, en revanche, est d'un tempérament bien plus doux; c'est le mari courtois par excellence. La raison en est que lui aussi, comme Tristan, aime Iseut, car il a bu quelques gouttes du "boivre", la nuit même de son mariage avec celle-ci.

A force de faire du roi Marc un personnage courtois, Thomas l'a rendu en même temps plus digne de notre sympathie. Nous voyons en lui un homme généreux qui doit faire face à la déloyauté de sa femme et de son neveu, et l'amour adultère de ces derniers perd de son éclat et révèle tout ce qu'il a de laid, lorsqu'il fait souffrir les

innocents.

D'autres romans courtois ont présenté des maris trompés. Dans le Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes, le roi Arthur lui-même est trompé par la reine Guenièvre et son ami Lancelot. Mais la splendeur de leur amour adultère n'est jamais ternie par la représentation des souffrances que cet amour puisse causer au roi célèbre, car Guenièvre et Lancelot lui laissent tout ignorer. Ils se conforment ainsi à une des règles les plus importantes de l'idéal courtois, celle de la discrétion.

Dans le Tristan de Thomas, d'autre part, seule l'amour sincère que le roi Marc sent pour sa femme et son neveu et son refus d'écouter les commérages de leurs ennemis l'empêchent longtemps de découvrir leur trahison. L'épisode du "lit sanglant" aurait dû lui fournir, semblerait-il, la preuve décisive de leur culpabilité. Une nuit que Tristan et Iseut se trouvent seuls dans la chambre communale il se servent de l'occasion pour coucher ensemble. Lorsque le roi Marc retourne à la chambre le lendemain, Tristan est déjà rentre' dans son propre lit. Mais il reste sur les draps de son lit, ainsi que sur ceux du lit d'Iseut, des taches de sang, venues d'une blessure reçue par le héros quelques jours auparavant et qui s'est rouverte pendant qu'il sautait dans le lit de la reine. Le roi Marc conclut, à bon droit, que sa femme et son

neveu ont couchés ensemble. Mais la reine prétend qu'une de ses veines, saignée la veille, s'est rouverte, pendant qu'elle dormait, et que cela explique les taches de sang sur son lit. Quant à Tristan, le hasard a voulu que lui aussi se soit fait saigner la veille. Marc ne sait plus que faire; il ne peut pas se résoudre à condamner Tristan et Iseut, car il les aime toujours. Il finit par convoquer ses vassaux et par permettre à Iseut de se justifier en se soumettant à l'épreuve du fer rouge. Il accepte cette preuve de son innocence et la reprend comme sa femme. Tristan et Iseut continuent ensuite à s'aimer l'un l'autre, et Marc, toujours soupçonneux à leur égard, mais incapable de rien prouver, se décide à les bannir de sa cour. Libres d'aller là où ils voudront, les amants se retirent dans une forêt voisine et ils y goûtent tous les plaisirs de leur amour illicite.

Les modifications que Thomas a faites aux données de la légende sont évidentes. Selon Bérout et Eilhart von Oberg, le roi Marc avait considéré les draps tachés de sang comme preuve irréfutable de la culpabilité de sa femme et de son neveu, et il n'a pas hésité à se venger. Tristan et Iseut sont condamnés sur le champ au plus cruel des supplices, à être brûlés vifs dans un "ré ardent d'espine".⁴⁸

⁴⁸Bérout, Le Roman de Tristan, vv. 882-883 et v. 1084.

Tel aurait été leur sort si Tristan n'avait pas réussi à se sauver, en sautant par la fenêtre de la chapelle et qu'il n'eût pas libéré Iseut d'entre les mains des lépreux auxquels le roi Marc, par un excès de cruauté, l'avait livrée. Les amants se sont réfugiés tout de suite dans une forêt, craignant que Marc n'entreprît de les poursuivre. A en croire Bérout et Eilhart, les amants y mènent une vie "aspre et dure" que seul leur amour réciproque rend supportable. Ils n'ont jamais de pain; ils doivent se contenter de la viande que leur fournit la chasse; leurs vêtements sont vite déchirés par les ronces et les branches des arbres, et ils n'ont jamais d'abri permanent, car ils craignent toujours que le roi Marc ne les suprenne.

Thomas, d'autre part, n'a pas voulu offrir à ses lecteurs au goût raffiné une description aussi réaliste de la vie de Tristan et Iseut dans la forêt. Il cherchait à rendre son récit aussi conforme que possible à l'idéal courtois et selon cet idéal l'amour est une source de bonheur, non pas une source de peines et de misères. Par conséquent, Thomas ne mentionne ni l'état déplorable des vêtements de ses amants, ni la simplicité de leur nourriture. Au contraire, son évocation de leur vie dans la forêt est pleine de lyrisme; elle nous fait entrer, par moments, dans le monde de la fantaisie: les amants vivent

dans une belle grotte, jonchée de fleurs⁴⁹ et ils y sont tellement heureux qu'ils ne souhaitent rien au monde outre ce qu'ils possèdent.

Le jour arrive où le roi Marc trouve les amants couchés l'un à côté de l'autre dans la grotte. Une épée nue sépare leurs corps et Marc la reconnaît comme symbole de leur chasteté. Il pose son gant sur la joue d'Iseut pour la protéger contre un rayon de soleil; puis il se retire. Rentré à la cour, il informe ses barons de ce qu'il a vu et ceux-ci lui conseillent de rappeler Tristan et Iseut. C'est exactement ce qu'il fait: la réconciliation entre le roi et le neveu est complète.

Mais quelques mois plus tard, le roi surprend les amants couchés nus l'un à côté de l'autre dans un verger. Au lieu de les tuer, - comme il en a le droit, - il part à la recherche de ses barons pour qu'ils viennent à leur tour voir les amants. Tristan se réveille à temps, prévient Iseut que le roi les a surpris, et se prépare à partir. Il lui donne son chien, Husdent, et elle lui offre son anneau, en lui assurant que s'il a besoin d'elle, il n'aura qu'à le lui faire renvoyer, et qu'elle le rejoindra coûte que coûte. Tristan, de sa part, lui promet de

⁴⁹Bédier, I, pp. 236-237.

n'aimer aucune autre femme. Lorsque le roi Marc retourne accompagné de ces barons, le héros est déjà parti. Les barons persuadent au roi qu'il a tout rêvé, et il semble désirer en être persuadé; de toute façon, il ne questionne plus Iseut.

Les amants sont maintenant séparés l'un de l'autre, et ils en souffrent. Mais tel est le sort de maints amants courtois, car l'amour courtois semble être inévitablement un "amour de loin".⁵⁰ Parce qu'ils sont séparés l'un de l'autre, le roi Marc ne nous intéresse plus; toute notre sympathie est pour sa femme et pour son neveu. Thomas a ainsi l'occasion de nous offrir un portrait édifiant de leur amour illicite, sans que la beauté de cet amour soit ternie par la présence gênante d'un mari injustement trompé.

Néanmoins, il ne réussira que rarement à nous convaincre que Tristan et Iseut sont des amants courtois. Il suit de trop près les épisodes traditionnels de la légende, et plusieurs de ces épisodes ne se prêtent point à une interprétation courtoise.

La légende nous dit, par exemple, que Tristan séparé de la reine Iseut, voyage beaucoup, qu'il arrive enfin en Bretagne, et qu'il épouse Iseut aux Blanches Mains, fille du duc de Bretagne. L'idée même qu'un amant pourrait

⁵⁰Dans Le Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes, le chevalier Lancelot a rarement l'occasion de voir la reine Guenièvre. Il en est de même dans Cligès; le héros de ce roman doit quitter sa Fénice, sans même apprendre si elle l'aime ou non.

se marier avec une dame autre que celle qu'il aime est tout à fait opposée à l'idéal courtois. Néanmoins, Thomas introduit cet épisode dans son roman. Il désire, sans doute, rester fidèle non seulement à l'idéal courtois mais aussi aux données de la légende elle-même. Afin de masquer l'aspect anti-courtois de cet épisode du mariage de Tristan, il cherche à expliquer la conduite du héros par une étude psychologique de son état d'esprit au moment même où il se décide à se marier.

Cette étude nous révèle que l'amour que Tristan sent pour Iseut est, essentiellement, un amour sensuel. Séparé de la reine, le héros soupire après son corps :

Pur vostre cors su-jo em paine.⁵¹

Il est jaloux du roi Marc, qui jouit de la possession de ce corps et il soupçonne même qu'Iseut trouve du plaisir dans les bras de son mari, et, ce qui est pire, qu'elle ait commencé à l'aimer.

Il se demande ensuite à quoi bon rester fidèle à la reine, étant donné qu'il ne tire plus aucun réconfort de cette fidélité. Il se décide donc à épouser Iseut aux Blanches Mains, bien qu'il n'aime point la jeune fille. En se mettant dans la même position que la reine Iseut, il verra pour lui-même si celle-ci peut éprouver du plaisir auprès d'un mari qu'elle n'aime pas.

⁵¹ Bédier, I, v. 69.

Thomas décrit le mariage en quinze vers,⁵² et passe sans délai, à une étude de l'état d'esprit de Tristan, la nuit des noces. Pendant que le héros se déshabille, l'anneau que la reine Iseut lui avait donné à l'occasion de leur séparation, lui échappe du doigt, et le tintement qu'il fait en tombant sur les dalles lui fait se rappeler son vœu de fidélité à la reine. Il ne sait plus que faire: il désire toujours Iseut aux Blanches Mains, et il se rend bien compte aussi de ses devoirs conjugaux envers celle-ci; mais il veut maintenant rester fidèle à son amour pour la reine Iseut. Il cherche en vain une solution qui lui permette de remplir ses obligations envers les deux femmes; mais aucun compromis ne se présente. Son amour pour la reine finit par triompher de son désir pour sa jeune épouse et il se décide à ne pas consommer le mariage.

Dès qu'il se couche avec Iseut aux Blanches Mains et que celle-ci le serre dans ses bras, notre héros est de nouveau tiraillé entre ses désirs charnels et son amour pour la reine. Cet amour l'emporte une deuxième fois et Tristan explique sa froideur à sa femme en feignant le réveil d'un mal ancien.

⁵²Bédier, I, vv. 421-436.

Le Tristan de Thomas se marie donc et se rattache ainsi au héros de la légende; mais ce Tristan reste fidèle, en même temps, à la reine Iseut, et obéit ainsi aux règles de l'idéal courtois. Il semblerait que Thomas eût réussi à trouver un compromis entre les exigences de la légende et celles de la courtoisie.

Néanmoins, cet épisode de son poème révèle, comme maints autres épisodes, que Tristan n'est pas un véritable amant courtois. Nous avons discerné par exemple l'aspect sensuel de son amour pour la reine Iseut; et l'idéal courtois, s'il ne proscriit pas la sensualité, préfère toujours présenter le vrai amour comme une union spirituelle de deux coeurs. Il réserve à une telle union le titre de "fin'amor", et si les sentiments de Tristan étaient de cet ordre, il n'aurait pas soupiré uniquement après le corps de sa bien-aimée; il n'aurait pas désiré rassasier ses inclinations sensuelles avec une autre femme; et il ne se serait certainement pas marié avec elle. Thomas s'en rend compte lorsqu'il dit au sujet de l'amour du héros:

Car se igo fin'amur fust
La meschine amé ne oüst
Cuntre la volenté s'amie⁵³

⁵³Bédier, I, vv. 371-373.

E se de fin'amur l'amast
L'altrè Isolt nen esspusast.⁵⁴

Bref, si Tristan était un amant courtois, il se serait dévoué entièrement à son amour pour la reine.

Le Lancelot de Chrétien de Troyes se trouve un jour couché auprès d'une demoiselle ravissante qui ne cherche qu'à lui plaire. Mais le chevalier repousse ses offres avec une fermeté d'esprit admirable. Rester fidèle à la reine Guenièvre ne semble lui coûter aucun effort.⁵⁵

Tristan, d'autre part, est beaucoup plus humain: son désir de rester fidèle à Iseut lui apporte beaucoup de peine et par moments il va jusqu'à haïr son amour pour la reine.⁵⁶

Néanmoins, Tristan garde des vestiges d'un amant courtois, par son refus de consommer son mariage, afin de rester fidèle à son premier amour. Thomas a présenté ce mariage comme une sorte de défi, lancé par la Fortune, à l'amour du héros pour la reine. Le héros finit par triompher de ce défi.

Dans les épisodes qui suivent celui du mariage de

⁵⁴Bédier, I, vv. 381-382.

⁵⁵Chrétien de Troyes, Le Chevalier de la Charrette, édité par M. Roques (Paris: Champion, 1958) vv. 1223-1230.

⁵⁶Bédier, I, v. 662.

Tristan, Thomas semble rester fidèle à la fois aux données de la légende et à l'idéal courtois. Son Tristan, toujours séparé de la reine Iseut, agit en amant courtois, lorsqu'il fait construire la Salle aux Images et qu'il y rend hommage à la statue de sa bien-aimée. Il a comme compagnon fidèle son beau-frère, Kaherdin, qui n'ignore pas lui non plus les mœurs courtoises.

Quant à la reine Iseut, elle mène à Tintagel, la vie d'une dame courtoise. Entourée d'admirateurs, elle passe son temps à jouer de la harpe, et à chanter des lais, et elle aime surtout entendre raconter des récits des grands exploits de son Tristan. Comme Fénice et Guenièvre, elle est toujours pleine de sollicitude pour la sûreté de son ami.

Elle a aussi une suivante, Brangain, qui, comme les suivantes dans d'autres romans courtois, tient le double rôle de servante et de confidente auprès de sa maîtresse. Lorsque Tristan accompagné de Kaherdin, revient en Cornouailles pour voir Iseut, Brangain se laisse persuader par la reine de se rendre au compagnon du héros. Croyant que Kaherdin est un chevalier valeureux, elle le considère digne de son amour. Cette conduite sied bien à une suivante courtoise.

Mais après le départ de Tristan et de Kaherdin, Brangain se querelle avec sa maîtresse. La cause de la

querelle est un malentendu provoqué par un certain Cariado. Celui-ci avait essayé de gagner l'amour d'Iseut pendant l'absence de Tristan en Bretagne; mais la reine ne lui avait montré que du mépris. Apprenant que Tristan était de retour, il avait cherché l'occasion de se venger. Il avait aperçu de loin les deux valets de Tristan et de Kaherdin, et les confondant avec les deux chevaliers eux-mêmes, il leur avait lancé un défi. Mais les valets s'étaient enfuis, et Cariado, rentré à la cour, avait informé Brangain que Tristan et son compagnon avaient refusé de se battre avec lui. La suivante croit désormais qu'elle s'est livrée à un lâche, et elle en éprouve grand remords. Elle accuse la reine d'être la cause de sa honte car c'est elle qui, en louant le courage de Kaherdin, lui avait fait croire que ce chevalier était digne de son amour.

Iseut elle-même ne doute pas un instant du courage de Tristan et de Kaherdin, mais les accusations de Cariado constituent une grave menace à son amour pour Tristan, car Brangain désire se venger en informant le roi Marc de cet amour.

La révolte de Brangain contre sa maîtresse met en lumière un autre aspect de l'amour adultère de Tristan et d'Iseut. Auparavant, la suivante avait toujours encouragé la reine dans son amour pour Tristan, car elle avait cru que ce dernier était un chevalier valeureux dont les hautes qualités servaient à excuser et à justifier même sa

liaison avec la reine. Elle-même s'était livrée à Kaherdin parce qu'elle le prenait pour un homme vaillant. Mais dès qu'elle croit posséder la preuve de la lâcheté des deux chevaliers, son attitude envers l'amour adultère de Tristan et d'Iseut change complètement; cet amour n'est plus, à ses yeux, que de la "puterie". Selon Brangain donc, l'amour courtois est réservé à des êtres d'exception. Si ceux qui jouissent d'un amour illicite ne sont que des personnes ordinaires qui s'enfuient dès que l'on les défie au combat, cet amour doit être jugé selon les règles de la morale conventionnelle, et il est ainsi un amour coupable.

Cela explique pourquoi Brangain condamne maintenant l'amour de Tristan et d'Iseut. Elle fait souvenir Iseut de l'angoisse que son infidélité cause à son mari, le roi Marc; et elle craint que la reine ne continue à le déshonorer, car

Tant avez ausé l'amur
 Ublié en avez honur,
 E tant demené la folie
 Ne la larrez vostre vie.⁵⁷

On comprend que Brangain condamne l'amour de Tristan et Iseut, car Brangain n'est qu'une servante, et seules les gens de haute naissance sont capables de comprendre l'amour

⁵⁷ Bédier, I, vv. 1537-1540.

courtois. Iseut elle-même est de ce nombre, et pourtant nous devons constater que sa conception de l'amour n'est pas celle d'une dame courtoise. Car elle parle comme quelqu'un qui accepte la morale chrétienne lorsqu'elle appelle cet amour une "folie" et qu'elle en rejette la blâme sur Brangain:

Ne fust la consence de vus,
 Ja folie n'eust entre nus;
 Mais pur ço que le consentistes,
 ço que faire dui m'apreïstes;
 Les granz enginz e les dolurs,
 Les dutaunces e les tristurs,
 E l'amur que nus maintenimes
 Par vus fud quanque nus feïmes.

 En la folie nus tenistes.⁵⁸

Iseut ne se contente pas de condamner son amour; elle maudit aussi son ami:

Tristran, vostre cors maldit seit!
 Par vus sui jo en tel destreit!⁵⁹

Et elle regrette de l'avoir jamais aimé:

Mar acuintai une vostre amur,⁶⁰
 Tant en ai curez e irur!

De telles imprécations nous révèlent la grande distance qui sépare la reine Iseut des dames courtoises d'autres romans du XIII^e siècle. Certes, elle aime toujours Tristan et elle ne doute jamais de son courage, et elle

⁵⁸Bédier, I, vv. 1581-1588, et v. 1594.

⁵⁹Ibid., vv. 1353-1354.

⁶⁰Ibid., vv. 1367-1368.

retient ainsi les vestiges d'une attitude courtoise. Néanmoins, elle n'arrive jamais à envisager son amour comme une force qui soit exempte des lois de la morale conventionnelle; elle n'a jamais la haute conception de ce sentiment que nous trouvons chez une Fénice ou chez une Guenièvre.

Il semble donc que Thomas, malgré toutes les modifications qu'il a faites aux données de la légende, n'ait pas réussi à adapter parfaitement cette légende à l'idéal courtois. Il a donné à Tristan et à Iseut certains attributs courtois, et il a fait ressortir, à plusieurs reprises, toute la beauté de leur amour, en insistant surtout sur leur fidélité l'un envers l'autre. Mais il nous a montré en même temps tous les défauts de cet amour: c'est un amour qui fait souffrir des victimes innocentes telles que le roi Marc et Iseut aux Blanches-Mains; c'est un amour qui apporte très peu de bonheur même aux deux jeunes personnes qui l'éprouvent. Tristan et Iseut regrettent, chacun à son tour, qu'ils soient tombés amoureux l'un de l'autre. Bref, le portrait que Thomas nous offre de cet amour est souvent peu édifiant. Le poète semble, en effet, avoir été trop attaché à la vie réelle pour se former une conception plus idéaliste d'un amour adultère. Il n'y réussit que par moments: son évocation de la vie de Tristan et d'Iseut dans la forêt est aussi courtoise que n'importe quel épisode dans les oeuvres

de Chrétien de Troyes. Les amants y goûtent toutes les délices de leur amour adultère. Néanmoins, cet épisode est le seul de son poème à exalter l'amour adultère. Ailleurs, le poète nous en montre la beauté et les défauts; et dans le dénouement de son oeuvre, il nous révèle tout ce que cet amour a de tragique.

Son Tristan et son Iseut meurent victimes de leur propre passion. Iseut aux Blanches-Mains est responsable du malentendu qui réduit son mari au désespoir. Elle sait que la voile de la nef, dans laquelle Kaherdin revient en Bretagne, est blanche, signe que la reine Iseut vient guérir les blessures de Tristan; et néanmoins, elle dit au héros que la voile est noire pour qu'il croie que la reine ne vient pas. Elle cherche ainsi à se venger de son mari, car elle a découvert son amour pour la reine. Cet amour est ainsi la cause indirecte de la mort du héros, et aussi de la reine; car dès qu'elle arrive en Bretagne, et qu'elle voit le corps de Tristan, elle meurt,

Pur la dolur de sun ami⁶¹

Pour conclure, disons que Thomas reste fidèle aux données de la légende, lorsque dans le dénouement de son poème, il nous présente Tristan et Iseut comme des amants infortunés qui entraînent leur propre perte. Il nous fournit ainsi la preuve décisive que son Tristan n'est pas, à

⁶¹Bédier, I, v. 3120.

vrai dire, une oeuvre courtoise; car le sort tragique de ses deux personnages ne sera jamais celui des vrais amants courtois. Il semble donc que le poète anglo-normand ait eu tort de choisir la légende celtique pour illustrer la courtoisie, car cette légende ne se prêtait pas à une interprétation courtoise.

Le Tristan de Béroul

Nous étudierons maintenant le Tristan de Béroul pour voir quelle conception ce poète s'est formée de l'amour illicite. Nous espérons démontrer que son attitude envers cet amour est tout à fait opposée à celle de son prédécesseur, Thomas d'Angleterre.

Il est difficile de fixer la date de composition de l'oeuvre de Béroul, car il ne nous en reste qu'un fragment de quatre mille cinq cents vers environ;⁶² et il se peut que ce fragment lui-même se divise en deux parties, chacune due à un auteur différent. Cette théorie expliquerait, du moins, les incohérences et les différences de style et de ton que nous y remarquons. Une des incohérences les plus frappantes se trouve dans les vers 2755-64. Ceux-ci nous préviennent de la mort violente qui attend non seulement les trois barons, ennemis de amants, mais

⁶²Le manuscrit 2171 du fonds français de la Bibliothèque Nationale de Paris.

aussi le forestier qui avait amené le roi Marc à la retraite de ces derniers dans la forêt de Morrois. Mais l'auteur de ces vers semble avoir oublié que l'un des trois barons est déjà mort (vv. 1656-1750), et le sort qu'il prédit au forestier n'est pas celui que décriront les vers 3985-4072. M.E. Muret, qui a signalé ces incohérences, en a conclu que si le fragment a, en effet, deux auteurs, l'oeuvre du continuateur de Béroul a dû commencer aux vers 2755-64.⁶³

Quant aux différences de style, M. Raynaud de Lage a fait une étude comparée des deux parties du g fragment, de la qualité et de la fréquence des rimes, de la technique et de l'utilisation du rejet et de la brisure du couplet, de l'introduction des discours, des annonces et des appels à l'auditeur et du rôle de la parenthèse. Cette étude lui a fait conclure que non seulement le fragment a eu deux auteurs, mais aussi que

l'oeuvre de Béroul a davantage un aspect archaïque et oral, la continuation davantage un aspect moderne et écrit.⁶⁴

64

La deuxième partie du fragment contient, il est vrai, beaucoup plus d'éléments courtois; néanmoins il est

⁶³ Béroul, Le Roman de Tristan, édité par E. Muret, (Paris: Champion, 1928), Introduction, p. VII.

⁶⁴ G. Raynaud de Lage, "Faut-il attribuer à Béroul tout le Tristan?", Le Moyen Âge, 4e série, XIII (1958), p. 249. L'article de G. Raynaud de Lage a été critiqué par Micheline Hanoset: "Unité ou dualité du Tristan de Béroul", Le Moyen Âge, 4e série, XVI, (1961), pp. 503-33.

toujours possible que les données mêmes de cette partie se soient prêtées plus facilement à une interprétation courtoise que celles de la première partie. M. Raynaud de Lage émet aussi l'hypothèse que les deux parties du poème aient été composées à un intervalle d'une vingtaine d'années l'une de l'autre. Il est de l'avis que la dernière partie date des dernières années du XII^e siècle; mais il refuse une date si tardive à la première partie à cause de son aspect archaïque; il préfère la faire remonter jusqu'en 1170 ou 1165. La date approximative de la dernière partie lui a été suggérée par M. Muret, l'éditeur du poème de Béroul. Celui-ci a signalé "une allusion du vers 3849 à une épidémie qui sévissait parmi les croisés au siège d'Acre, durant l'hiver 1190-1191":⁶⁵

J'ai endormi jointes et ners
Les mains gourdes par le mal d'Acre v. 3849.
Les piez enflez por le poacre.

Mais l'authenticité de cette allusion dépend complètement de la fidélité de l'interprétation faite par M. Muret des vers du manuscrit 2171:⁶⁶

Les mains gourdes pr le mal dages
Les piez enflez por le poacre.

⁶⁵ Béroul, Le Roman de Tristan, Introduction, p.10.

⁶⁶ Le manuscrit 2171 du fonds français de la Bibliothèque Nationale de Paris: le seul document qui nous ait préservé une partie du poème de Béroul.

Et Mlle. G. Whitteridge signale en effet que les mots "mal dages" ne signifient pas nécessairement "mal d'Acre".⁶⁷ Elle admet que les croisés au siège d'Acre ont souffert certaines maladies, mais elle signale qu'il n'existe aucune évidence dans les manuscrits qui décrivent ce siège que les croisés aient souffert d'une maladie dont les symptômes principaux étaient des "mains gourdes" et des pieds enflés par le "poacre", c'est-à-dire par la goutte. Nous ne pouvons plus présumer donc que le vers 3849 fasse allusion à une maladie qui ait pris son nom du siège d'Acre. Il s'ensuit que ce vers ne nous fournit aucune indication sur la date de composition de la dernière partie du Tristan de Béroul.

Cette dernière partie pourtant contient aussi une allusion au Roman de Renart. Le vers 4286 nous dit que

(Tristan set mot de Malpertuis)

Il semblerait que cette allusion nous empêchât de faire remonter la dernière partie du poème avant 1180.⁶⁸ Mais il est toujours possible que le vers 4286 ait été ajouté au texte par un remanieur à date ultérieure; c'est pourquoi M. Muret a choisi de le mettre entre parenthèse.⁶⁹

⁶⁷G. Whitteridge, "The Date of the Tristan of Béroul, Medium Aevum, XXVIII (1959), pp. 167-171.

⁶⁸Telle est l'opinion de Maurice Delbouille, "Le Premier Roman de Tristan", Cahiers de Civilisation Médiévale, Ve année, no. 4, (oct.-dec., 1962), p. 435, note 41.

⁶⁹Béroul, op. cit., Index des Noms propres, p. 153.

Par conséquent nous pouvons toujours croire que non seulement la dernière partie du poème a été composée au même moment que la première mais aussi que le poème entier n'a eu qu'un auteur.

Il est à regretter que nous ne sachions rien de précis sur cet auteur, sauf qu'il était Normand.⁷⁰ Mais plusieurs savants sont de l'avis qu'il était du peuple,⁷¹ et qu'il avait destiné son poème à être récité en public. Cette opinion est confirmée par l'aspect archaïque de ce poème. M. Muret est très catégorique à ce sujet:

De tous les anciens poèmes relatifs à Tristan, celui du manuscrit 2171 est le plus incohérent, le plus fruste d'aspect, le plus archaïque de style. Il paraît être le plus proche de l'original commun et doit nous en avoir transmis des vers presque intacts, en maint passage.⁷²

Le poème offre, en effet, une étroite ressemblance avec celui d'Eilhart von Oberg; car Bérout a reproduit, comme le poète allemand, tous les épisodes barbares de la légende de Tristan;⁷³ et alors que Thomas d'Angleterre, dans sa version, a préféré supprimer ou atténuer ces

⁷⁰Ibid., p.X: "le langage familier à Bérout devait être un des parlers de la Normandie orientale".

⁷¹J. Bédier, Le Roman de Tristan, II, p. 189; P. Le Gentil, "La Légende de Tristan vue par Bérout et Thomas", Romance Philology, VII (1953-54), 111-129, B.Wind, "Elements courtois dans Bérout et dans Thomas", Romance Philology, XIV (1960-61), 1-13.

⁷²Bérout, op. cit., Introduction, p. VI.

⁷³Voir M. Delbouille, "Le Premier Roman de Tristan", Cahiers de Civilisation Médiévale, Ve année, nos. 3 et 4, (juillet - sept.; oct. - dec., 1962), pp. 273-286; 419-435.

épisodes, Béroutl semble avoir cherché à nous les présenter sous un jour aussi réaliste que possible.

Sa manière de traiter l'épisode de la fleur de farine ne le révèle que trop clairement. A cette occasion, le roi Marc laisse Tristan et Iseut seuls dans la chambre commune, et le main Frocin, ennemi juré des amants, répand de la fleur de farine sur les dalles entre leurs lits.

Que li pas allent paraisant,
Se l'un a l'autre la nuit vient.⁷⁴

Heureusement, Tristan voit à temps le piège dressé par le nain, et pour ne pas laisser les empreintes de ses par sur la fleur de farine, il atteint le lit d'Iseut par un grand saut. Mais ses efforts font s'ouvrir une ancienne plaie à sa jambe, et des gouttes de sang tombent sur la farine, et tachent les draps du lit de la reine et ensuite ceux de son propre lit. Lorsque Marc rentre dans la chambre commune, Tristan est de nouveau dans son propre lit; mais les gouttes de sang témoignent qu'il est entré dans celui de la reine. Malgré les protestations d'innocence faites par les deux amants, le roi les fait lier étroitement.

Puis, il fait assembler à sa cour tous ses barons

⁷⁴Béroutl, vv. 704-705.

et tout le peuple, et il les informe

Qu'il veut faire dedenz un ré
Ardoit son nevo et sa feme.

75

Il ordonne qu'on allume le feu et qu'on amène Tristan, car

Ardoir le veut premièrement.

76

Les soldats qui amènent Tristan lui permettent d'entrer dans une chapelle, située sur une falaise escarpée, pour qu'il prie le Seigneur d'avoir pitié de son âme. Le héros réussit à s'échapper en sautant par la fenêtre de la chapelle. Heureusement, le terrain au pied de la falaise est mou, de sorte qu'il ne se fait aucun mal:

Bele merci Dex li a fait!⁷⁷

Lorsque le roi apprend que son neveu s'est échappé,

De mautalent en devint noir,
De duel ne set con se contienge.⁷⁸

Il fait amener la reine sans délai au bord du "ré ardent d'espine", et il est sur le point de la faire jeter dans les flammes, lorsqu'un lépreux appelé Ivein survient avec une centaine de compagnons. Il suggère à Marc de livrer la reine à ses compagnons pour qu'elle leur soit "commune", et il dépeint tout l'horreur d'un tel sort dans des

⁷⁵vv. 882-883.

⁷⁶v. 897.

⁷⁷v. 960.

⁷⁸vv. 1068-1069.

couleurs si crues que le roi finit par remettre sa femme entre les mains des lépreux, malgré les protestations de celle-ci qui préfère être brûlée vive. Peu après, Tristan réussit à la libérer, et il se réfugie avec elle dans la forêt de Morrois.

A en juger par cet épisode du Tristan de Béroul, il semble que M. Muret soit justifié à classer son poème comme une des versions les plus frustes et les plus archaïques que nous ne possédons de la légende. Béroul semble même avoir cherché à rendre l'atmosphère de cet épisode aussi violente et aussi barbare que possible. Son roi Marc, par exemple, n'aurait su se montrer ni plus vindicatif ni plus cruel pour sa femme.

Néanmoins, les recherches faites par M. Jonin nous permettent aujourd'hui d'envisager les détails de cet épisode sous un jour bien plus favorable au poète normand.⁷⁹ Car, selon M. Jonin, Béroul a modifié les données de l'ancienne légende celtique pour qu'elles cadrent avec les coutumes sociales et juridiques de son propre temps, c'est-à-dire qu'il a cherché à présenter l'épisode de la fleur de farine en tenant compte des réalités contemporaines. Dans cet épisode, son roi Marc prend

⁷⁹P. Jonin, Les Personnages féminins dans les Romans français de Tristan au XIII^e Siècle, (Gap: éditions Ophrys, 1958).

Tristan en flagrant délit, et d'après les coutumes juridiques médiévales, il est en droit de le faire mourir sans autre forme de procès. Iseut est exposée elle aussi à la même peine, car le mari outragé a le droit de faire tuer sa femme adultère. Par conséquent, le roi n'enfreint aucune loi lorsqu'il fait lier les amants et qu'il fait répandre partout la nouvelle de l'adultère: "le cri live par la cité"(v. 827).⁸⁰

Quant à la mort affreuse qu'il prépare pour les amants, à savoir le "ré ardent d'espine",⁸¹ elle ne semble pas avoir été la peine spécifique de l'adultère au XII^e siècle; mais il est toujours possible que la personnalité du roi outragé explique pourquoi il choisit un châtiment si cruel. L'épisode d'Iseut livrée aux lépreux est fondé lui aussi sur les réalités contemporaines. Le texte de Bérout est, selon M. Jonin, un des rares documents qui nous renseignent avec précision sur la vie des lépreux à cette époque.⁸²

Il semble donc que Bérout ait été un observateur assidu des conditions sociales de son temps et qu'il ait eu aussi une connaissance des coutumes juridiques médiévales,

⁸⁰M. Jonin, (p. 67) signale en effet que Bérout n'emploie le mot "cri" que dans le sens juridique. Lorsqu'il s'agit d'une nouvelle dans un sens non juridique, Bérout emploie "noise" ou "bruit".

⁸¹Bérout, v. 1048.

⁸²P. Jonin, op. cit., pp. 109-138.

car il a cherché à rendre les données de son poème aussi authentiques que possible. Par conséquent, nous ne pouvons plus mettre de côté son Tristan en disant qu'il est "le plus incohérent, le plus fruste d'aspect, le plus archaïque de style" ainsi que le fait M. Muret.⁸³ Celui-ci ne semble, à vrai dire, avoir remarqué aucun des éléments courtois qui se trouvent dans ce poème. Pourtant ces éléments sont si nombreux qu'il nous permettent de croire que Béroul connaissait, aussi bien que Thomas, les règles de l'idéal courtois.

Son Tristan, par exemple, bien qu'il soit la plupart du temps un amant traqué, possède plusieurs traits courtois: il refuse d'attaquer les lépreux qui emmènent Iseut et c'est Govenal qui l'en délivre; car

Trop ert Tristran preuz et cortois
A ocirre gent de tes lois.⁸⁴

Et bien que le héros se réfugie avec Iseut dans la forêt de Morrois et qu'il y passe par de rudes épreuves, il partage toujours les mêmes goûts que d'autres amants plus fortunés car il regrette de ne pouvoir plus jouir des plaisirs de la cour:

⁸³Béroul, p. VI.

⁸⁴vv. 1269-1270.

Oublié ai chevalerie
A seure cort et baronie.

Or deüse estre a cort a roi
et cent danzeaus avoques moi.
Qui servisent por armes prendre
Et a moi lor servise rendre.⁸⁵

Dès qu'il est de retour à la cour, il se conduit, par occasions, comme un véritable amant courtois. Lorsqu'il prend part à un tournoi, il porte sur sa lance "l'enseigne" que la reine lui a donnée.⁸⁶

Iseut elle-même ressemble souvent aux dames des romans courtois. A vrai dire, elle doit souffrir toutes sortes d'humiliations et elle craint sans cesse son mari et ses ennemis; mais il y a des moments où elle reprend toute sa dignité de reine. Lorsqu'elle quitte la forêt de Morrois, et qu'elle rejoint son mari le roi Marc, les barons et le peuple de Cornouailles lui font un accueil chaleureux:

Mot l'ont le jor tuit honoree:
Ains le jor que fu esposee
Ne li fist hom si grant honor
Con l'on li a fait icel jor.⁸⁷

Et quelques mois plus tard, lorsqu'elle fait le serment ambigu dans la Blanche Lande en présence du roi Marc et du

⁸⁵ vv. 2165-2166, 2173-2176.

⁸⁶ v. 4003.

⁸⁷ v. 3003-3006.

roi Arthur, tous lui témoignent de la déférence, et la traitent en reine. Le roi Arthur est, comme toujours, le roi courtois par excellence: il donne, sans hésiter, son appui à Iseut, et il assure à Marc qu'il punira lui-même les ennemis de la reine s'ils continuent à la harceler.⁸⁸

Le roi Marc même se montre courtois par occasions: lorsqu'il trouve les deux amants endormis dans la forêt, il prend pitié d'eux; et pour empêcher un rayon de soleil, qui passe à travers le feuillage de leur loge, de brûler le visage d'Iseut, il met son gant sur sa joue.

L'ermite Ogrin qui vit dans la forêt de Morois est capable lui aussi de gestes chevaleresques. Dès que Tristan se décide à rendre Iseut à son mari, Ogrin achète pour la reine de beaux vêtements pour qu'elle soit habillée d'une manière convenable à son rang au moment de son retour à Tintagel.⁸⁹

Nous n'avons signalé ici que quelques-uns des traits chevaleresques possédés par les personnages que Bérout nous présente et nous espérons avoir su démontrer que l'influence de l'idéal courtois sur Bérout, loin d'être superficielle, est au contraire, profonde et étendue. Car, bien qu'il ait retenu les épisodes les plus violents

⁸⁸ vv. 4235-4246.

⁸⁹ vv. 2881-2883.

de la légende, il a réussi à créer dans d'autres épisodes une atmosphère nettement courtoise. Son poème contient plusieurs descriptions de processions et de fêtes, et il y a même un tournoi auquel Tristan se conduit en vrai chevalier courtois. L'oeuvre de Bérout a donc un double aspect: elle est tantôt barbare, tantôt courtoise.

Mais il reste à expliquer pourquoi il n'a pas adapté la légende de Tristan plus étroitement à l'idéal de la courtoisie. Thomas d'Angleterre avait déjà entrepris cette tâche, mais, comme nous l'avons vu, il n'y avait réussi qu'en partie. Bérout, son successeur, a dû connaître, bien mieux que lui, les exigences de l'idéal courtois,⁹⁰ et néanmoins il ne semble pas avoir cherché à nous représenter l'amour adultère de Tristan et Iseut sous un jour courtois.

Il est très difficile, en effet, de déterminer l'attitude de Bérout envers l'amour adultère. Il n'hésite certainement pas à faire ressortir tous les malheurs que cet amour apporte aux deux jeunes personnes qui l'éprouvent: il décrit en détail les humiliations qu'ils doivent

⁹⁰ Sa représentation du roi Arthur comme roi hiératique prouve que Bérout écrivait son poème à une époque où l'idéal courtois s'était bien établi. voir plus haut: Chapitre II, p. 28.

subir lorsque le roi Marc les prend en flagrant délit. Et bien qu'ils réussissent à se réfugier dans la forêt de Morois, la vie qu'ils y mènent est "aspre et dure".⁹¹ Ils ne connaissent jamais le bonheur partagé par les amants de Thomas dans leur grotte jonchée de fleurs. Et après que la reine est rentrée à la cour, elle ne peut jamais se détendre, car elle craint toujours son mari, le roi Marc.

Mais Bérout, bien qu'il insiste sur le sort malheureux de Tristan et Iseut, se montre toujours sensible à leurs douleurs. Il se range de leur côté contre leurs ennemis, les trois barons qu'il appelle "li troi felon".⁹² Néanmoins, le seul crime de ces derniers est de vouloir sauver l'honneur de leur roi en mettant fin à la liaison adultère de sa femme et de son neveu. Le poète exprime sa sympathie pour les amants par la voix du peuple commun; celui-ci peut à peine contenir sa douleur lorsqu'il apprend que le roi Marc menace de faire mourir Tristan et Iseut après l'épisode de la fleur de farine.⁹³

Ce qui est encore plus intéressant, le Dieu de Bérout semble lui aussi prendre parti pour les amants; à en croire le poète, l'évasion de Tristan par la fenêtre

⁹¹v. 1364.

⁹²v. 3738: "Li troi felon (qui mal feu arde!)"

⁹³vv. 827-857.

de la chapelle est un véritable miracle:

Bele merci Dex li a fait!⁹⁴

Et ce Dieu permet même des serments ambigus; du moins il n'empêche pas la reine d'en faire un dans la Blanche Lande.

Néanmoins, nous ne saurions dire que Bérout pardonne l'amour adultère de ses deux personnages car il ne suggère jamais que ses lecteurs les prennent pour modèles. Il lui suffit de ne pas les blâmer d'être tombés amoureux l'un de l'autre.

Les amants eux-mêmes font retomber le blâme sur le "lovendrinc", qu'ils avaient bu, par hasard, sur le bateau. Lorsqu'ils sont dans la forêt de Morois, et que l'ermite Ogrin les exhorte à s'amender, Tristan lui dit:

Vous n'entendez pas la raison:
Q'el m'aime, c'est par la poison
Ce ne me pus de lié partir,
N'ele de moi, n'en quier mentir.⁹⁵

La reine allègue la même excuse:

Sire, por Deu omnipotent
Il ne m'aime pas ne je lui
Fors par un herbé dont je bui.⁹⁶

Mais il ne semble pas que Bérout lui-même attache beaucoup d'importance au philtre magique. Certes celui-ci semble

⁹⁴v. 960.

⁹⁵vv. 1383-1386.

⁹⁶vv. 1412-1414.

priver les amants de toute liberté d'action, mais il reste que le poète ne fait mention du philtre que dans l'épisode de la forêt, et qu'à cette occasion, il est obligé même d'y faire allusion pour préparer le repentir des amants et leur réconciliation éventuelle avec le roi Marc.⁹⁷ Qui plus est, ce repentir semble avoir été de courte durée, car dans les derniers vers qui nous restent du poème de Béroul, nous apprenons que Tristan est de nouveau l'amant d'Iseut, et que les amants se donnent rendez-vous dans la chambre même de la reine.

Béroul n'a pas voulu donc que nous considérions le philtre comme la cause matérielle de l'amour de Tristan et d'Iseut. Il l'a employé plutôt comme symbole poétique d'une force qui passait son entendement. Comme dit M. le Gentil,

En recourant au philtre d'amour, il matérialisait commodément le pouvoir obscur et inéluctable de la passion et trouvait à son attitude, à son parti-pris une justification concrète.⁹⁸

De là vient l'attitude équivoque du poète à l'égard de Tristan et d'Iseut. Incapable de déterminer les sources de la passion, il ne veut pas condamner les

⁹⁷ Selon Béroul, le "lovendrinc" garde sa pleine puissance pendant trois ans; au bout de ces trois ans, les amants peuvent se séparer: vv. 2136-2148.

⁹⁸ P. Le Gentil, "La Légende de Tristan vue par Béroul et Thomas", Romance Philology, VII (1953-54), p. 114.

amants. Mais il ne désire pas non plus pardonner leur amour adultère car il en connaît les conséquences tragiques. Il s'est donc contenté de montrer ce que cet amour a de beau, à savoir la fidélité des amants et ce qu'elle a de tragique. Bref, il a représenté cet amour tel qu'il est; il n'a jamais cherché à l'exalter; il n'a jamais voulu l'adapter aux exigences de l'idéal courtois.

Nous pouvons maintenant apprécier la distance qui sépare le Tristan de Bérout de celui de Thomas. L'attitude de Bérout envers l'amour adultère de Tristan et d'Iseut a été celle d'un réaliste. Il l'a présenté surtout comme une source de malheurs, et il a fait ressortir ainsi la signification originelle de la légende celtique. Bien qu'il semble avoir bien connu les exigences de l'idéal courtois, il ne s'est pas laissé trop influencer par ces exigences. Il est donc possible, ainsi que le suggère M. Muret, qu'il n'ait écrit son poème que pour le menu peuple; du moins il n'y a aucune preuve qu'il ait eu, comme Thomas, une patronne aristocratique. Cela explique peut-être pour quoi son Tristan n'a pas joui d'un grand renom dans la littérature médiévale.

Le Tristan de Thomas, au contraire, était très célèbre au XIIe siècle. Nous comptons au moins six poètes qui l'ont choisi comme leur principale source d'inspiration dans leur propre version de la légende.⁹⁹ La raison en est

⁹⁹Voir Chap. II, p. 27, note 35.

que Thomas a été le premier à entreprendre d'adapter la légende barbare aux goûts littéraires de la société aristocratique; il a essayé de présenter les amours illicites de Tristan et Iseut sous un jour courtois. En étudiant son poème, nous avons vu qu'il n'y a réussi qu'en partie. Bien qu'il ait supprimé certains épisodes violents de cette légende, et qu'il ait modifié les caractères de certains personnages, il n'a pas su exprimer dans son Tristan le haut idéalisme de la "courtoisie"; car nous y retrouvons, à plusieurs reprises, la même atmosphère pessimiste que dans la légende celtique. Néanmoins, son oeuvre a dû attirer l'attention de ses lecteurs du XII^e siècle, car l'idéal courtois était lui-même adultère dans ses aspirations; du moins elle semble avoir été la première à leur offrir une représentation hardie de l'amour adultère, et elle a dû provoquer ensuite une discussion sur les mérites de ce genre d'amour.¹⁰⁰

Nous pouvons donc émettre l'hypothèse que le Tristan de Thomas a été la cause de la prédominance du thème de l'adultère dans une partie de la littérature

¹⁰⁰ Dans notre premier chapitre, nous suggérons qu'Aliénor d'Aquitaine ait été la patronne de Thomas. Il se peut donc que cette discussion ait eu lieu parmi les poètes qui se groupaient autour d'Aliénor, soit à sa cour à Poitiers, soit à celle de son mari, Henri II, à Londres.

courtoise de la deuxième moitié du XIIe siècle; car cet aspect de l'amour courtois ne semble être entré en vogue qu'après que le poète anglo-normand eut écrit son poème.

CHAPITRE III

LE CULTE DE L'AMOUR ADULTÈRE

Nous étudierons maintenant deux romans de Chrétien de Troyes afin de déterminer quel rôle ce célèbre poète a joué dans la formation de ce culte de l'amour adultère. Nous verrons comment, dans son Cligès, il n'hésite pas à condamner les amours illicites de Tristan et d'Iseut, et comment, dans son Chevalier de la Charrette, il fait volte-face et nous offre un portrait des plus exaltants des amours de son Lancelot et sa Guenièvre. Nous essayerons donc d'expliquer pourquoi il a réussi à représenter un amour adultère sous un jour courtois, alors que la tentative faite par son prédécesseur, Thomas, avait échoué. Nous espérons aussi que cette étude du roman célèbre de Chrétien nous aidera à expliquer ensuite comment les auteurs du Roman en Prose de Tristan du XIII^e siècle ont réussi à adapter la légende celtique aux exigences de l'idéal courtois.

Le Cligès de Chrétien de Troyes

Il se peut que Chrétien de Troyes ait déjà lu le Tristan de Thomas avant de composer son Cligès, car ce poème semble être une sorte de réplique à celui du

poète anglo-normand.¹⁰¹ On l'a même appelé un "Anti-Tristan",¹⁰² et il mérite cette épithète car Chrétien y critique sévèrement la liaison adultère de Tristan avec la femme du roi Marc.

Fénice, l'héroïne du poème, se trouve dans une situation qui ressemble de près à celle de la reine Iseut: elle est obligée par son père d'épouser Alis, empereur de Constantinople, bien qu'elle aime Cligès, le neveu de cet empereur. Pour rester fidèle à ce jeune chevalier, elle donne à son époux, la nuit des noces, une potion magique qui l'empêchera de consommer le mariage. Alis ne se rendra pas compte de cette ruse car il rêvera toujours qu'il possède sa jeune épouse.

Mais Fénice ne veut pas non plus appartenir à Cligès, tant qu'elle est encore la femme de l'empereur, car elle craint que leur amour ne soit découvert et qu'ils ne soient comparés ensuite aux amants malheureux de la légende de Tristan. Avant même de s'être mariée elle avait

¹⁰¹La date de composition du Tristan de Thomas est presque certainement antérieure à celle de Cligès: voir S. Hofer, "Streitfragen zu Kristian. Eine neue Datierung des Cligès und der uebrigen Werken Kristians". Zeitschrift fur französische Sprache und Literatur, LX (1936-37), pp. 335-43: M. Hofer soutient que Chrétien de Troyes connaissait le poème de Thomas.

¹⁰²Van Hamel, "Cligès et Tristan", Romania XXXIII, (1904), pp. 465-89.

dit à sa suivante Thessala:

Mialz voldroi estre desmanbree
Que de nos deus fust remanbree
L'amors d'Ysolt et de Tristan,
Don mainte folie dit an,
Et honte en est a raconter.

.....
.....
Ja mes cors n'iert voir gargoniers
n'il n'i avra deus pargoniers
Qui a le cuer, cil a le cors
Toz les autres an met defors.¹⁰³

Dans les derniers vers du poème, Alis, le seul obstacle à l'amour de Cligès et de Fénice, meurt d'un accès de rage en apprenant que sa femme a réussi à le tromper par le moyen d'une potion magique. Cligès, qui lui succède sur le trône byzantin - car il est l'héritier légitime - épouse Fénice selon les rites de la Sainte Eglise; et Chrétien nous assure qu'ils s'aimeront toujours bien qu'ils soient maintenant mariés:

De s'amie a faite sa dame,
Car il l'apele amie et dame,
et por ce ne pert ele mie
Que il ne l'aint come s'amie
Et ele lui tot autresi
Con l'en doit amer son ami.¹⁰⁴

C'est ainsi que Chrétien se range contre l'amour adultère en nous présentant deux amants qui finissent par se marier. Il nous suggère, en effet, que c'est dans le

¹⁰³ Chrétien de Troyes, Cligès, édité par A. Micha, (Paris: Champion 1957), v. 3105-19; v. 3121-24.

¹⁰⁴ vv. 6633-38.

mariage que de vrais amants doivent chercher le bonheur. Mais sa conception de l'amour compatible avec le mariage est à peine courtoise, car selon l'idéal courtois, ceux qui veulent goûter les plaisirs de la "fin'amor" doivent toujours s'adresser à une femme mariée. Nous devons donc constater que le Cligès de Chrétien est non seulement "Anti-Tristan" mais aussi "anti-courtois".

Le Chevalier de la Charrette de Chrétien de Troyes

Quelques années plus tard, Chrétien a écrit son célèbre roman, Le Chevalier de la Charrette;¹⁰⁵ et cette fois, il a cherché à exalter un amour qui est nettement adultère. Sa nouvelle attitude envers l'amour résulte, sans doute, de l'influence sur lui de sa patronne, Marie de Champagne. Le poète lui-même avoue dans les premiers vers de son Chevalier que la comtesse lui a fourni et le "sen" et la "matiere" de son roman.

Marie de Champagne était la fille d'Aliénor d'Aquitaine. Nous avons déjà signalé la prédilection de celle-ci pour la légende de Tristan et la seule explication que nous ayons trouvée pour cette prédilection est que la

¹⁰⁵M. Roques suggère que Chrétien a écrit le Chevalier entre 1177 et 1181: Les Romans de Chrétien de Troyes III, (Paris: Champion, 1958), Introduction, pp. VII-VIII.

légende lui plaisait parce qu'elle dépeint un amour adultère.¹⁰⁶ Il est donc possible qu'Aliénor ait influencé les goûts littéraires de sa fille. De toute façon Marie de Champagne a pris un vif intérêt dans l'aspect adultère de l'amour courtois. Nous en trouvons la preuve dans le De Arte Honesti amandi d'Andrès le Chapelain.¹⁰⁷ Celui-ci était, comme Chrétien de Troyes, un des protégés de la comtesse, et son oeuvre, qui date de 1185, contient une lettre écrite par la comtesse elle-même. Les amants imaginaires du livre d'Andrès le Chapelain avaient consenti à écrire à la comtesse pour lui demander de résoudre une question: les époux sont-ils capables d'éprouver l'un pour l'autre un vrai amour? La réponse que leur donne Marie de Champagne est très nette:

Nous sommes fermement convaincus que l'amour ne peut exercer ses pouvoirs sur deux époux. Car alors que les amants se vouent complètement l'un à l'autre de plein gré, les époux sont obligés par leurs devoirs conjugaux de se rendre aux désirs l'un de l'autre, et de ne se refuser rien l'un à l'autre.¹⁰⁸

¹⁰⁶Voir plus haut, Chap. II, p. 14.

¹⁰⁷Andreas Capellanus, The Art of Courtly Love, traduit du latin par J.J. Parry, (New York, 1959).

¹⁰⁸Ibid., p. 106.

Si nous présumons que Marie de Champagne s'était déjà formé cette conception de l'amour avant la composition du Chevalier de la Charrette,¹⁰⁹ on comprend que son protégé Chrétien de Troyes ait choisi de présenter l'amour courtois comme un amour adultère.

Son Lancelot et sa Guenièvre sont, en effet, des amants courtois par excellence. Le jeune chevalier éprouve pour la reine un amour quasi-mystique, auquel il se soumet corps et âme. La reine est devenue à ses yeux une sorte de divinité, et il ne cherche qu'à lui plaire. Il dit lui-même:

Molt est qui aimne obeissanz
Et molt fet tost et volentiers
La ou il est amis antiers
Ce qu'a s'amie doie plaire.¹¹⁰

Mario Roques appelle le Lancelot que nous présente Chrétien:

un amant extatique sur lequel agit, jusqu'à l'annihilation de sa personnalité propre et l'acceptation de tous les sacrifices la seule pensée de l'objet aimé.¹¹¹

Lancelot, pour sa part, ne regrette certainement pas son sort; au contraire, il s'en félicite, car il se considère

¹⁰⁹ La Lettre de Marie de Champagne contient la date: le 1er mai, 1174. Ibid.

¹¹⁰ M. Roques, Le Chevalier de la Charrette, vv. 3797-3800.

¹¹¹ Ibid., p. XX.

l'élû du dieu de l'Amour :

Tot le fet en un leu ester
 Amors, qui toz les cuers justice.
 Toz? Nel fet, fors cez qu'ele prise
 et cil s'an redoit plus prisier
 Cui ele daigne justisier.¹¹²

Il ressemble ainsi aux troubadours provençaux, car, comme eux, il déifie l'Amour et se consacre entièrement à son service.

Ce qui est plus significatif, il aime, comme les troubadours, une dame qui est déjà mariée. Mais alors que les rapports entre les troubadours et leurs dames restent toujours vagues et que leur amour semble être tout à fait spirituel, c'est-à-dire, une "fin'amor", l'amour de Lancelot pour la reine Guenièvre est nettement adultère, non seulement dans ses aspirations mais aussi dans la pratique. Chrétien de Troyes ne nous permet aucun doute à ce sujet, car il décrit - avec beaucoup de discrétion, il est vrai - le rendez-vous que la reine donne au jeune chevalier, et il nous fait savoir qu'ils passent la nuit ensemble.

Mais cet amour de Lancelot et de Guenièvre, bien qu'il soit adultère, est néanmoins une source de bonheur, surtout parce que les amants font en sorte de cacher leurs sentiments aux regards de tous; le roi Arthur ne soupçonne jamais que sa femme le trompe. Qui plus est, cet amour

¹¹²
 vv. 1232-1236.

inspire dans Lancelot le désir d'accomplir des actes d'héroïsme afin de devenir digne de la reine. Lorsque celle-ci est prisonnière de Méléagant, fils du roi de Gore, son mari, le roi Arthur, ne semble pas avoir la moindre intention d'essayer de la délivrer. Lancelot seul se montre assez courageux pour accomplir cette tâche difficile; et parce qu'il y réussit, il ne semble que juste que la reine Guenièvre le récompense en répondant à son amour. Bref, Lancelot mérite, par sa grande valeur, de devenir l'amant de la reine.

C'est ainsi que Chrétien de Troyes fait l'apologie d'un amour qui incorpore tous les éléments de la courtoisie, y compris ses aspirations adultères. Il montre que cet amour, lorsqu'il est éprouvé par des âmes nobles, peut être non seulement une source d'héroïsme mais aussi une source de bonheur.

Néanmoins, cette conception de l'amour est par trop idéaliste; elle constitue même une rupture avec la réalité. Les hommes du XIIe siècle savaient bien, qu'un amour adultère viole les lois religieuses et sociales et qu'il est presque toujours une source de malheurs. Chrétien lui-même s'est bien aperçu de l'aspect irréel de sa conception de l'amour adultère. Par conséquent, il nous l'a présentée dans une atmosphère qui est, à son tour, irréelle: ses deux amants vivent dans un monde de fantaisie.

Au début de son récit, le poète nous décrit comment

Méléagant enlève la reine Guinièvre et comment il l'emmène au royaume de Gore. Puis il nous présente le chevalier Lancelot qui a déjà entrepris de délivrer la reine - et néanmoins, il ne nous indique nulle part comment le chevalier a appris la nouvelle de l'enlèvement!

Quant au royaume de Gore, celui-ci est évidemment un pays d'enchantement; du moins Chrétien signale à trois reprises qu'il est très difficile d'en sortir une fois que l'on y est entré. Il l'appelle un royaume "don nus n'eschape", "dont nus estranges ne retorne", "dont nus retorner ne soloit".¹¹³ Ce qui est encore plus étrange, il n'y a que deux voies donnant accès à ce royaume, et ces deux voies mêmes sont également périlleuses: le pont de l'épée et le pont dessous-eau. Lancelot choisit le pont de l'épée, bien qu'il voie des lions de l'autre côté de celui-ci. Heureusement, ces lions disparaissent lorsqu'il atteint la rive, car ils n'étaient en effet qu'un enchantement.

Chrétien nous offre dans son récit plusieurs autres données fantastiques. Son héros, par exemple, possède un anneau magique que lui a donné une fée appelée la Demoiselle du Lac. Cet anneau lui permet de discerner si les personnes auxquelles il demande des renseignements lui disent la vérité car sa pierre devient nuageuse dès que

¹¹³ vv. 1948, 645, 5439.

l'on cherche à le tromper.

Chrétien crée ainsi dans son roman une atmosphère féerique. Cette atmosphère est essentielle à sa représentation de l'amour courtois de Lancelot et de Guenièvre, car ce n'est que dans un monde de fantaisie que cet amour puisse être représenté comme une source de bonheur et d'héroïsme. La légende de Tristan ne nous démontre que trop clairement les conséquences tragiques de l'amour adultère dans la vie réelle.

Tristan et Iseut auraient pourtant pu goûter eux aussi un bonheur ininterrompu, s'ils avaient vécu, comme Lancelot et Guenièvre, dans un monde de fantaisie. Thomas d'Angleterre lui-même semble s'en être rendu compte, car dans sa représentation de l'épisode de la vie des amants dans la forêt, il crée momentanément une atmosphère tout à fait féerique. Tristan et Iseut mènent dans la forêt une vie de délices; ils habitent une grotte merveilleuse, et ne souhaitent rien au monde outre ce qu'ils possèdent. Mais cette vie heureuse est de courte durée, car les amants finissent par retourner à la cour du roi Marc, et ils rentrent ainsi en contact avec la vie réelle. Thomas était, en effet, trop réaliste pour introduire cette atmosphère féerique dans les autres épisodes de son poème. Par conséquent, ses amants partagent le même sort que ceux de la légende celtique: ils meurent victimes de leur

passion. Ils se distinguent ainsi de deux véritables amants courtois, à savoir Lancelot et Guenièvre.

On peut dire que Thomas d'Angleterre et Chrétien de Troyes démontrent, chacun d'une manière différente l'impossibilité qu'il y a d'adapter l'idéal courtois aux exigences et aux servitudes de la condition humaine. Alors que Chrétien rejette la vie réelle afin d'exalter l'amour courtois, Thomas préfère rester fidèle à la réalité, bien qu'il trahisse ainsi la courtoisie.

En étudiant le Tristan en prose du XIII^e siècle, nous verrons que ses auteurs ont préféré imiter l'exemple de Chrétien de Troyes, et baigner tous les épisodes de cette oeuvre dans une atmosphère d'irréalité. Ils ont réussi ainsi à adapter la légende de Tristan aux exigences de l'idéal courtoise; mais nous verrons que leur oeuvre, à la différence de celles de Thomas et de Béroul, ne retient plus aucune trace de la signification originelle de cette légende.

Le Roman en Prose de Tristan

Non seulement nous avons du mal à identifier l'auteur ou les auteurs du Tristan en prose du XIII^e siècle, mais nous ignorons aussi la forme primitive de ce roman. Nous en possédons, il est vrai, quarante-huit

manuscripts et même cinq éditions imprimées;¹¹⁴ mais ces manuscrits, dont les plus anciens semblent appartenir à la deuxième moitié du XIII^e siècle, en offrent des versions très variées. Méanmoins, les recherches entreprises par M. Ernest Loeth¹¹⁵ et continuées par M. Renée Curtius¹¹⁶ nous permettent de croire que la version originelle du roman a été écrite entre 1215 et 1225 et qu'elle a eu deux auteurs.

M. Curtius a fait une étude des noms mentionnés dans les prologues et les épilogues des différents manuscrits. Dans presque tous les prologues, l'auteur est un certain Luce del Gat. Mais dans les manuscrits qui possèdent un épilogue, un certain Héli de Boron prétend que c'est lui qui a achevé le roman que son prédécesseur Luce del Gat avait commencé. Il nous dit aussi qu'il a passé cinq ans à cette tâche; et puisqu'il n'y a pas de raisons pour douter de la validité de ses prétentions, nous devons assumer que cet Héli de Boron est l'auteur d'une grande partie du Tristan en Prose.

¹¹⁴ Les éditions imprimées datent du X^e et du XVI^e siècle; voir J.D. Bruce, The Evolution of Arthurian Romance, (2^e édition, Gloucester, Mass., 1958), p. 483.

¹¹⁵ E. Loeth, Le Roman en Prose de Tristan, le roman de Palamède, et la compilation de Rusticien de Pise, (Paris: Bouillon, 1891).

¹¹⁶ R.L. Curtius, "The Problems of the Authorship of the Prose Tristan", Romania, LXXIX (1958), p. 314.

Ce roman se conforme, comme nous l'avons déjà dit, aux exigences de l'idéal courtois; nous y retrouvons non seulement le même monde de fantaisie que dans le Chevalier de la Charrette, mais aussi la même conception idéaliste de l'amour adultère. Néanmoins, il y a une différence importante entre les deux oeuvres. Chrétien de Troyes avait toujours utilisé la "matière" de son récit - à savoir les aventures bizarres du chevalier Lancelot - pour illustrer ses propres théories sur l'idéal courtois; celles-ci constituent le "sen" de son oeuvre.¹¹⁷ Les auteurs du Tristan en prose, en revanche, n'avaient aucune théorie à soutenir; leur seul but semble avoir été de divertir leurs lecteurs. Par conséquent, ils ont concentré leur attention sur la "matière" de leur récit sans trop s'occuper du "sen" de cette "matière". Cela explique pourquoi leur oeuvre manque d'unité, pourquoi elle ne possède aucune idée mère.

Le Tristan en prose ne nous offre, en effet, qu'une longue suite d'aventures gauchement liées les unes aux autres. Et ces aventures mêmes ne nous racontent pas seulement les vicissitudes que les deux amants, Tristan et Iseut, doivent affronter; elles nous présentent aussi tout

¹¹⁷ Il distingue entre la "matière" et le "sen" de son roman dès les premiers vers de celui-ci.

le monde arthurien. Tristan et Iseut ne sont plus, à vrai dire, les seuls personnages principaux du roman, car nous y avons affaire à des personnages aussi illustres que Lancelot, Galaad et Perceval, et nous apprenons tous les hauts faits accomplis par ces derniers.

Tristan lui-même est devenu un vrai chevalier arthurien. Il a une place à la célèbre Table ronde du roi Arthur,¹¹⁸ et il prend part aux exploits entrepris par les chevaliers de ce roi. Il participe même à la Queste du Saint Graal, sans accomplir, il est vrai, rien de notable!¹¹⁹

Les exploits qu'il accomplit de sa propre initiative démontrent qu'il s'est bien adapté à son nouveau milieu. Il voyage beaucoup à la recherche d'aventures. Il visite des pays d'enchantement et se bat contre des géants redoutables afin de libérer les chevaliers et les dames que ces géants retiennent contre leur gré.¹²⁰ Il assiste à de nombreux tournois et y fait toujours des prouesses. Bref, il se conduit partout en chevalier accompli.

¹¹⁸ E. Loseth, Le Roman en prose de Tristan...
p. 149.

¹¹⁹ Ibid., pp. 285-357.

¹²⁰ Ibid., pp. 30-33, et passim.

On comprend donc qu'il aime la reine Iseut d'une manière digne d'un chevalier qui tient compagnie à Lancelot, amant courtois par excellence. Son amour semble émaner, comme celui de Lancelot, de sa grande estime pour la reine. Les auteurs du Roman en prose mentionnent, il est vrai, la célèbre potion magique bue par Tristan et Iseut sur la nef qui les amène en Cornouailles,¹²¹ mais ils y attachent très peu d'importance. Du moins ils y font à peine allusion dans les autres parties de leur oeuvre.

Qui plus est, cet amour réciproque, bien qu'il soit adultère, ne suscite jamais chez Tristan et Iseut aucun sentiment de remords. Car le roi Marc, le mari légitime d'Iseut, est devenu dans le Roman en prose un véritable scélérat, qui, à la différence du roi que nous présentent Thomas et Béroul, ne mérite plus notre sympathie. Les auteurs du roman nous disent en effet que Marc est

un des fors chevaliers del monde, et s'eust le cuer selon qu'il avait la force, il feist bien a prisier de proesee et de chevalerie.¹²²

Marc attente plusieurs fois à la vie de son neveu, et tous les attentats sont d'une nature lâche. Une fois,

¹²¹Ibid., p. 29.

¹²²Ibid., p. 124.

il entreprend même de tuer le héros pendant que celui-ci dort, et il y aurait réussi si Lancelot, ami fidèle de Tristan, n'avait découvert à temps son dessein.¹²³ Une autre fois, le roi donne à Tristan une potion soporifique, et dès que le héros s'est endormi, il le fait enfermer dans un château. Puis il fait massacrer tous les habitants du château pour que personne ne découvre où se trouve le héros. Ce n'est qu'au bout de quatre ans que Tristan est mis en liberté par le célèbre chevalier Perceval.¹²⁴

En nous présentant ainsi toutes les vilénies du roi Marc, les auteurs du Roman en prose réussissent à justifier la liaison adultère de la reine avec Tristan. Ceux-ci, à la différence des amants de Thomas et de Béroul, ne considèrent plus leur amour comme un amour coupable; au contraire, ils exaltent cet amour, ils s'y donnent corps et âme. Rien ne les empêche de faire ainsi, car ils se rendent bien compte que le roi Marc, par ses vilénies, a perdu tous ses droits conjugaux. Bref, rien n'empêche le Tristan et l'Iseut du Roman en prose d'être de véritables amants courtois.

Néanmoins, les auteurs de ce roman ont dû tenir compte de certains épisodes essentiels de la légende de Tristan, car ces épisodes étaient, sans doute, connus de

¹²³Ibid., p. 155.

¹²⁴Ibid., p. 209.

tous leurs lecteurs, grâce aux versions antérieures de la légende. Nous les retrouvons donc dans le Roman en Prose, mais les auteurs les ont tellement modifiés et ils les ont intercalés d'une manière si maladroite dans leur récit des aventures merveilleuses de chevaliers autres que Tristan, que nous pouvons à peine les reconnaître. Nous n'avons qu'à prendre comme exemple leur manière de présenter l'épisode de la mort de Tristan et d'Iseut.¹²⁵

Dans l'ancienne légende celtique et dans le poème de Thomas, cette mort est la preuve définitive que l'amour adultère est inévitablement une source de malheurs et qu'il finit toujours par perdre ceux qui s'y obstinent. Nous pouvons dire même que les amants de la légende doivent mourir pour expier leurs fautes contre la société.

Mais la conception que les auteurs du Tristan en Prose se formaient de l'amour adultère était loin d'être aussi pessimiste; les amants qu'ils nous présentent appartiennent comme le Lancelot et la Guenièvre de Chrétien de Troyes au monde arthurien, monde dans lequel tout est réglé par les exigences de l'idéal courtois. Par conséquent les auteurs du Roman en Prose ont modifié les circonstances de la mort des amants afin de ne pas heurter ces exigences. Tristan et Iseut, à la différence

¹²⁵ La mort des amants: E. Loseth, pp. 380-88.

des amants de la légende, ne sont plus les victimes de la vengeance d'Iseut aux Blanches Mains; la femme du héros ne joue plus aucun rôle dans le dénouement du roman. C'est le roi Marc lui-même qui tue son neveu de ses propres mains. Tristan est un jour dans la chambre d'Iseut et il est en train de chanter un "lai" qu'il a composé pour elle, lorsque le roi fait irruption dans la chambre, et croyant trouver les amants en flagrant délit, blesse mortellement son neveu dans le dos d'une lance empoisonnée. Puis il s'enfuit avant que le héros ait l'occasion de se venger.

Tristan se conduit jusqu'au bout d'une manière digne d'un chevalier de la Table ronde. Avant de mourir, il pardonne à Marc sa perfidie; il fait ses adieux à ses armes fidèles, à son épée et à son écu; et il déclare à ceux qui entourent son lit:

Aujourd'hui je prends congé de la chevalerie que j'ai bien aimée et honorée; elle ne sera plus honorée par moi.¹²⁶

Puis il demande à Iseut comment elle saura le survivre, et la reine lui répond:

Oh! ce serait une honte si Tristan mourait sans Iseut, nous deux qui avons été une chair, un coeur et une âme. Et puisque vous le voulez, nous mourrons ensemble.¹²⁷

¹²⁶ Ibid., p. 386.

¹²⁷ Ibid., p. 387.

Tristan la prend donc dans ses bras, et il la serre si étroitement qu'il l'étouffe. Les auteurs du roman concluent ensuite:

Ainsi moururent, à cause de leur amour mutuel, le meilleur chevalier "fors" Galaad et la plus belle dame "fors" Guenièvre et la fille de Pellès.¹²⁸

Ces lignes nous laissent voir une dernière fois la grande distance qui sépare le Tristan et l'Iseut du Roman en Prose des amants de la légende celtique. Désormais, ils tiennent compagnie à Lancelot et à Guenièvre, car ils sont devenus, comme les personnages de Chrétien de Troyes, les représentants de l'idéal de la courtoisie. Et ils restent fidèles à cet idéal même lorsqu'ils doivent faire face à la mort. Tristan meurt victime non pas de son amour illicite pour la reine Iseut, mais de la perfidie de son oncle, le roi Marc. L'amour courtois finit par triompher de cette perfidie lorsque la reine Iseut choisit de mourir dans les bras de son ami.

En résumé, disons que les auteurs du Roman en Prose de Tristan ont réussi à adapter la légende celtique aux goûts littéraires de leurs lecteurs du XIII^e siècle. Au lieu de présenter l'amour adultère comme une source de destruction, ils ont préféré soutenir comme Chrétien de Troyes que cet amour peut être une force noble et ennoblissante lorsque ceux qui l'éprouvent sont des êtres de dis-

¹²⁸Ibid., p. 388.

tinction et savent se soumettre corps et âme aux règles de l'idéal courtois. C'est ainsi que ces auteurs ont choisi de priver la légende de Tristan de sa signification originelle.

CONCLUSION

Les auteurs du Roman en Prose de Tristan ont réussi à faire de l'ancienne légende celtique un des porte-parole les plus célèbres de l'idéal courtois. Cependant, ils n'auraient jamais pu accomplir cette tâche difficile sans l'aide de leurs prédécesseurs. Nous avons donc essayé de montrer comment Thomas, Béroul et Chrétien de Troyes ont facilité, chacun à un degré différent, cette évolution vers une interprétation courtoise de l'amour illicite de Tristan et Iseut.

Le rôle joué par Béroul dans cette évolution est, comme nous l'avons montré, assez négligeable. Le poète normand a choisi de faire ressortir dans son Tristan la signification originelle de la légende celtique. Son poème reflète de ce fait une conception aussi réaliste de l'amour illicite que celle que l'on trouve dans la légende elle-même. Béroul écrivait sans doute pour le peuple, et le peuple s'occupait peu des théories courtoises.

Thomas d'Angleterre, au contraire, a cherché à gagner l'approbation de la société aristocratique en lui présentant une oeuvre qui se conforme aux exigences de l'idéal courtois. Malheureusement, il a hésité à faire des modifications radicales à la légende primitive de sorte que son Tristan n'est pas, à vrai dire, une oeuvre courtoise.

Néanmoins, il a été le premier à entreprendre de présenter un amour adultère sous un jour courtois. C'est grâce à sa version de la légende que ses successeurs se sont rendu compte que la courtoisie elle-même est adultère dans ses aspirations.

Chrétien de Troyes a su profiter des erreurs de Thomas. Lorsque le poète champenois a entrepris d'illustrer ses théories sur l'amour courtois, il a préféré ne pas choisir comme sujet la légende de Tristan; il s'est servi en revanche de la matière arthurienne, car cette matière, peu connue à son époque, donnait au poète l'occasion de la présenter à ses lecteurs sous la forme qui convenait le mieux à ses besoins. Chrétien s'est rendu compte aussi que la conception courtoise de l'amour illicite ne tient aucun compte de la condition humaine, que cette conception tout à fait idéaliste ne pouvait être illustrée que dans un cadre qui soit également idéaliste. Par conséquent, il a créé dans son Chevalier de la Charrette une véritable utopie courtoise. C'est dans ce cadre utopique que ses deux personnages, Lancelot et Guenièvre, ont pu goûter tous les délices de leur amour illicite, sans jamais connaître les conséquences tragiques qui accompagnent ce genre d'amour dans la vie réelle. La signification de ce roman est majeure. Il démontre, en effet, que les exigences de la courtoisie et celles de la condition humaine sont tout

à fait incompatibles les unes avec les autres. Bref, il démontre que la courtoisie reste toujours un idéal, que l'homme peut aspirer vers cet idéal mais qu'il ne saura l'atteindre que dans ses rêves.

Les auteurs du Roman en Prose de Tristan auraient pu rejeter cet idéal de la courtoisie que Chrétien de Troyes leur avait présenté sous son vrai jour. Ils ont pourtant choisi d'y rester fidèles et d'adopter la légende de Tristan à ses exigences, en transportant les amants légendaires dans l'utopie courtoise déjà créée par le poète champenois.

Leur oeuvre reflète ainsi les aspirations de leurs lecteurs du XIIIe siècle vers une vie plus élégante et plus belle. Ces lecteurs avaient pris conscience des petitesse de la vie réelle. Les misères de la condition humaine leur étaient si manifestes qu'ils ont encouragé leurs poètes à créer dans leurs oeuvres un monde de fantaisie. Dans ce monde fantastique où toutes leurs aspirations sont réalisées l'idéal courtois est tout puissant. A la base de cet idéal se trouve la conception idéaliste de l'amour comme source unique du bonheur et de l'héroïsme, de la beauté et de la perfection. C'est ainsi que l'amour illicite de Tristan et Iseut, présenté par les créateurs de l'ancienne légende celtique comme une source inévitable de misères, est élevé par les auteurs du XIIIe

siècle à la hauteur d'un culte.

Nous pouvons donc dire que le Roman en Prose de Tristan témoigne du triomphe de l'idéalisme de la courtoisie sur le réalisme de la légende celtique, et que ce roman est la réalisation suprême des aspirations que partageaient les auteurs et leurs lecteurs du XIII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- Bérout. Le Roman de Tristan, poème du XIIIe siècle, édité par E. Muret. 3e édité. Paris: Champion, 1928.
- Eloch, Marc. La Société féodale. 2 vols. Paris: A. Michel, 1949.
- Bruce, J.D. The Evolution of Arthurian Romance from the beginnings down to the year 1300. 2nde edit. Gloucester, Mass: E. Smith, 1958.
- Capellanus, Andreas. The Art of Courtly Love, with Introduction, Translation and Notes by John Jay Parry. New York: Ungar, 1959.
- Chrétien de Troyes. Le Chevalier de la Charrette édité par Mario Roques. Paris: Champion, 1958.
- _____. Cligès, édité par A. Micha. Paris: Champion, 1957.
- Cross, Tom Peete, and W.A. Nitze. Lancelot and Guenevere: a Study on the Origins of Courtly Love. Chicago: U. of Chicago Press, 1930.
- Curtius, Renée L. "Problems of the Authorship of the Prose Tristan", Romania, LXXIX (1958), 314-338.
- Delboulle, Maurice. "Le Premier Roman de Tristan", deux articles: Cahiers de Civilisation Médiévale Xe-XIIIe siècles, Ve année, No. 3, (juillet-septembre, 1962), 273-286; Ve année, no. 4, (octobre-décembre, 1962), 419-435.
- Denomy, A.J. The Heresy of Courtly Love. New York: McMullan, 1946.
- Fischer, J.H. "Tristan and Courtly Love", Comparative Literature, IX, (1957), 150-164.
- Fourquet, Jean. "Littérature courtoise et théologique", Études germaniques, (1957), 34-39.
- François, Carlo. "Tristan et Iseut; Poème d'amour et manuel de la ruse", Mercure de France, 338 (janv.-avr. 1960), 611-625.

- Hoepffner, Ernest. "Chrétien de Troyes et Thomas d'Angleterre", Romania, LV (1929), 1-16.
- Hofer, S. "Beiträge zu Kristians Werken, Wace und Cligès", Zeitschrift für romanische Philologie, XLII (1922), 348-349.
- Hofer, S. "Streitfragen zu Kristian. Eine neue Datierung des Cligès und der uebrigen Werken Kristians", Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, IX (1936-37), 335-343.
- Holmes, Urban Tigner, Jr. A History of Old French Literature from the Origins to 1300. Chapel Hill: Linker, 1937.
- Huizinga, J. Le Déclin du Moyen Age, traduction du hollandais par J. Bastin, préface de G. Hanotaux. Paris: Payot, 1961.
- Jonin, Pierre. Les Personnages féminins dans les romans français de Tristan au XIIIe siècle. Etude des influences contemporaines. Cap: éditions Ophrys, 1958.
- _____. "Le Songe d'Iseut", Le Moyen Age, LXIV (1958), 103-113.
- Ker, W.P. Epic and Romance, essays on medieval literature. London: MacMillan, 1922.
- Le Gentil, P. "La Légende de Tristan vue par Béroul et Thomas, Essai d'Interprétation," Romance Philology, VII (1953), 111-129.
- Legge, Dominica. Anglo-Norman in the Cloisters. Edinburgh, 1950.
- Lejeune, Rita. "Le Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille", Cultura Neolatina, XIV (1954), 5-57.
- _____. "Les Influences contemporaines dans les romans français de Tristan au XIIIe siècle", Le Moyen Age, LXVI (1960), 143-162.
- Lewis, C.S. The Allegory of Love: a Study in Medieval Tradition. Oxford: Clarendon Press, 1936.
- _____. The Four Loves. London: G. Bles, 1960.
- Loomis, Roger Sherman. "Tristram and the House of Anjou", Modern Language Review, XVII (1922), 24-34.

Loomis, Roger Sherman. "Bleheris and the Tristram Story", Modern Language Notes, XXXIX (1924), 319-29.

_____. "Objections to the Celtic Origin of the Matlere de Bretagne", Romania, LXXIX (1958) 47-77.

_____. Tristan and Isolt. A Study of the Sources of the Romance by Gertrude Schoepperle. 2nd edition, expanded by a bibliography and a critical essay on Tristan Scholarship since 1912 by R.S. Loomis. 2 vols., New York: Franklin, 1960.

Löseth, E. Le Roman en prose de Tristan, le roman de Palamede et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris. Paris: Bouillon, 1891.

Lot-Borodine, Myrrha. Trois Essais sur Lancelot. Paris, 1919.

_____. "Tristan et Lancelot", Medieval Studies in Memory of Gertrude S. Loomis. Paris: Champion, 1927, 21-47.

Marx, J. "La Naissance de l'amour de Tristan et Iseut dans les plus anciennes formes de la légende", Romance Philology, IX (1955), 167-173.

Micha, A. "Le Mari jaloux dans la littérature romanesque des XIIIe et XIIIe siècles", Studi Medievali, XVII (1951), 303-320.

Moller, Herbert. "The meaning of Courtly Love", Journal of American Folk-Lore, LXXIII(1960), 39-52.

Newstead, H. "Kaherdin and the Enchanted Pillow", Publications of the Modern Language Association, LXV (1950), 290 sqq.

Nykl, A.R. Abu Muhammad. "Ali ibn Hazm al-Andalusi: A Book containing the Risala known as the Dove's Neck-Ring about Love and Lovers. Paris: Gauthner, 1931.

Ovid. The Art of Love and other Love Books. New York: Grosset and Dunlap, 1959.

Paris, Gaston. Mélanges de littérature française du Moyen Age. publiés par M. Roques. Paris: Champion, 1912.

- Paris, Gaston. "Cligès", Journal des Savants, 1902, pp. 57-69, 289-309, 345-357, 438-458, 641-655.
- Rand, Edward. "The Classics in the Thirteenth Century", Speculum, IV (1929), 249-269.
- Ranke, Friedrich. Tristan und Isold. Munich: Bruckmann, 1925.
- Raynaud de Lage, G. "Faut-il attribuer à Béroul tout le Tristan?", Le Moyen Age, LXIV (1958), 249-270.
- Rougemont, Denis de. L'Amour et l'Occident. Paris: Blon, 1939.
- Singer, S. "Arabische und europäische Poesie im Mittelalter", Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, phil. 2 his. Kl., No. 13, 1918.
- Taylor, A.B. Introduction to Medieval Romance. London: Heath, Cranton, 1930.
- Thomas, Le Roman de Tristan, poème du XIIe siècle. Publié par J. Bédier. 2 vols. Paris: Didot, 1902.
- Van Hamel. "Cligès et Tristan", Romania, XXXIII (1904), 465-489.
- Vinaver, Eugène. Etudes sur le "Tristan" en prose, les manuscrits; bibliographie critique. Paris: Champion, 1925.
- _____. Malory. Oxford: Clarendon Press, 1929.
- _____. "The Love Potion in the Primitive Tristan Romance", Medieval Studies in Memory of Gertrude S. Loomis. Paris: Champion, 1927. 75-86.
- Weigand, H.J. Three Chapters on Courtly Love. Chapel Hill, 1957.
- Whitteridge, Gweneth. "The Date of the Tristan of Béroul", Medium Aevum XXVIII (1959), 167-171.
- Wind, Bartina. Les Fragments du Roman de Tristan par Thomas. Genève: Droz; Paris: Minard, 1960.
- _____. "Les Versions françaises du Tristan et les influences contemporaines", Neophilologus, XLV (1961), 278-286.
- _____. "Eléments courtois dans Béroul et dans Thomas", Romance Philology, XIV (1960-61), 1-13.

Zimmer, Heinrich. "Zur Namenforschung in den altfranzö-
sischen Arthurepen", Zeitschrift für französische
Sprache und Litteratur, XIII, p. 57. sqq.

TABLE DES MATIERES

	Page
Introduction	1
Chapitre I - L'IDEAL COURTOIS ET LA LEGENDE DE TRISTAN	6
Chapitre II - LA LEGENDE DE TRISTAN VUE PAR THOMAS ET BEROUL	23
Chapitre III - LE CULTE DE L'AMOUR ADULTERE	75
Conclusion	95
Bibliographie	

ERRATA

- p.3 ligne 20, lire Même si pour Mais.
- p.5 ligne 14, lire adapter pour adopter.
- p. 16 ligne 3, lire exemple pour example.
- p. 27 ligne 5, lire épisodes pour episodes.
- p. 31 ligne 7, lire adapter pour adopter.
- p. 40 ligne 2, lire aspirations pour inspirations.
- p. 40 lignes 3 et 4, lire: Il semblerait donc que Thomas
n'eût eu qu'à présenter l'amour adultère de
Tristan et Iseut sous un jour favorable pour
que son roman fût tout à fait courtois.
- p. 50 ligne 17, lire confidente pour confidante.
- p. 63 ligne 7, lire justifié de pour justifié à.
- p. 72 ligne 4, lire ce qu'il a pour ce qu'elle a.
- p. 92 ligne 20, lire lui survivre pour le survivre.